

LE CARTHAGINOIS HANNON A-T-IL ATTEINT LE VOLCAN CAMEROUN EN ÉRUPTION ?

(Philippe Bouysse, septembre 2017)

(Nota : 1/ les abréviations **aC** et **pC** signifient respectivement “avant” et “après Jésus-Christ”. 2/ La mise en caractères **gras** des mots ou passages des textes cités est de nous.)

Avant-propos

Le récit, rédigé en grec, relatant l'expédition maritime (périple) du Carthaginois Hannon le long des côtes du Maroc et au-delà jusque, peut-être, aux rivages du golfe de Guinée est bien connu de tous ceux qui se passionnent pour les explorations par voie de mer de l'Antiquité, telles qu'elles ont été rapportées ou évoquées par les auteurs gréco-latins. Il a également suscité l'intérêt des volcanologues car ce voyage mentionne ce qui pourrait bien être l'éruption d'un volcan africain littoral de la zone intertropicale. Mais les choses ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le penser. Ce texte a suscité, depuis fort longtemps, un nombre impressionnant de discussions, de critiques, de remises en cause, relevant de la philologie, de l'archéologie, de la géographie littorale, de la représentation des zones climatiques continentales, de la mythologie comparée ...

Il nous a semblé indispensable de présenter au lecteur les données de base devant lui permettre de prendre connaissance des textes fondamentaux et de l'état actuel des recherches, afin qu'il puisse juger de la complexité des problèmes soulevés et se faire sa propre opinion.

Nous commencerons par la présentation de la traduction française du texte grec du *Périple*, relativement bref. Puis seront abordés l'évaluation de la date de l'expédition des Carthaginois et le problème des sources de ce texte. Suivra un rappel du rôle des Phéniciens et des Carthaginois (Puniques) dans l'Histoire antique. Le corps de l'article sera consacré à nos commentaires suscités par les différents paragraphes du *Périple*. Bien entendu, tous les extraits des écrits des auteurs de l'Antiquité cités dans notre travail figurent en Annexe ; en premier lieu (de 1* à 6*) tous ceux où est mentionnée l'expédition d'Hannon, puis (de 7* à 17*) d'autres extraits se rapportant aux relations des Phénico-Puniques avec l'Afrique et à la place de ce continent dans l'imaginaire de l'Antiquité gréco-romaine.

Introduction

Le *Périple d'Hannon*, est l'unique texte qui nous soit parvenu de l'Antiquité grecque relatant assez brièvement la navigation du suffète (“roi” de Carthage) au Ve ou IVe siècle avant notre ère, le long des côtes atlantiques du NW de l'Afrique. Il nous est disponible grâce à une copie réalisée au IXe siècle de notre ère. Comme le note le philologue et spécialiste des périples antiques J. Desanges (1978), “*la littérature consacrée au Périple d'Hannon est d'une abondance décourageante*”, et également R. Ségalas, “*le périple d'Hannon a fait l'objet d'une abondante production scientifique qui a amené à dire à son propos presque tout et son contraire*.” Et leur confrère, F.J. Gonzales Ponce (2003-2007) de préciser : « *Il y a peu de cas dans la littérature grecque qui aient suscité un débat aussi intense et prolongé dans le temps que l'opuscule conservé exclusivement dans le Codex Palatinus Heidelbergensis gr. 3981 sous le titre si tranchant de Périple d'Hannon. Son bref contenu a été l'objet des plus diverses et antagoniques interprétations, défendues avec une ardeur qui dépasse les limites habituelles dans le débat littéraire* ». Les sources réelles, la fiabilité et le décryptage (et en particulier l'ampleur réelle de cette navigation le long des côtes africaines) de ce court récit sont loin de faire consensus parmi les différents spécialistes du monde phénico-punique, mais dans l'ensemble, l'authenticité du texte grec est admise par une majorité des experts (pour les contestataires, cf. p.ex. Mauny, 1979). Pour les volcanologues, il est intéressant car il pourrait faire référence à ce qui pourrait être le mont Cameroun, volcan bouclier côtier situé au fond du golfe de Guinée, dont ce serait alors une des toutes premières éruptions répertoriées de l'Histoire (avec l'Etna).

Le texte du Périple

On commencera par présenter la traduction française des 18 courts paragraphes du texte grec.

D'abord l'introduction (cf. p. ex. Melliti, 2016) :

« *Récit du voyage du roi des Carthaginois, Hannon [nom assez répandu chez les Puniques signifiant “Bienveillant” ; c'est le fils d'Amilcar et le frère d'Himilcon, autre grand navigateur, cf. Annexe 2* : II, 168-169)], autour des contrées de Libye qui sont au-delà des Colonnes d'Héraklès¹. Il fut gravé sur des plaques suspendues dans le temple de Kronos [le dieu phénicien Ba'al Hammon], ce Périple expose ce qui suit.*

1- Appelées Colonnes d'Hercule pour les Latins, c.-à-d. le détroit de Gibraltar ; les colonnes étant d'un côté le rocher *Calpe*/Gibraltar, 426 m, et de l'autre le mont *Abyla*/aujourd'hui djebel Musa, 851 m.

1. *Il parut bon aux Carthaginois qu'Hannon naviguât en dehors des Colonnes d'Héraklès et fondât des villes de Libyphéniciens [les Carthaginois]. Il navigua donc, emmenant 60 navires à cinquante rames, une multitude d'hommes et de femmes, au nombre d'environ 30 000, de vivres et tout l'équipement nécessaire.*

Puis 17 paragraphes sous la forme d'une espèce de journal de bord, rédigés à la première personne du pluriel (cf. p.ex. Cary & Warmington, 1932 ; Demerliac & Meirat, 1983, pour la copie du texte grec) :

2. « *Après avoir mis à la mer et passé les Colonnes d'Hercule, nous naviguâmes encore pendant deux jours, et nous fondâmes notre première ville, que nous nommâmes Thymiaterium. Au-dessous d'elle, une vaste plaine s'ouvrait à la vue.*

3. *De là, nous dirigeâmes notre route vers l'Ouest et arrivâmes au Soloëis, promontoire libyen couvert d'épaisses forêts.*

4. *Y ayant élevé un temple à Poseidon, nous continuâmes notre route vers l'Est pendant une demi-journée et arrivâmes à une lagune située près de la mer, pleine de joncs très hauts et très serrés ; il y avait là des éléphants en train de paître et une multitude d'animaux sauvages*

5. *Nous longeâmes cette lagune pendant environ une journée, et fondâmes au bord de la mer des villes que nous nommâmes Karikon, Gytte-Akra (liées par un rempart), Melitta, et Arambys.*

6. *Reprenant la mer, nous atteignîmes le Lixos, grand fleuve coulant de la Libye. Des nomades, les Lixites, faisaient paître leurs troupeaux sur ses rives. Nous liâmes amitié avec eux et demeurâmes auprès d'eux quelque temps.*

7. *Plus haut résidaient les Éthiopiens inhospitaliers dont le territoire est infesté de bêtes sauvages et traversé de hautes montagnes dont on dit que descend le Lixos. Ces montagnes sont habitées par une bizarre race d'homme, les Troglodytes dont les Lixites prétendent qu'ils courent plus vite que les chevaux.*

8. *Ayant pris des interprètes parmi les Lixites, nous longeâmes le désert, cap au Sud, pendant deux journées ; puis nous fîmes route vers l'Est pendant une journée. Là, au fond d'un golfe, nous trouvâmes une petite île de cinq stades de tour [pour les Grecs anciens, la longueur du stade est généralement comprise entre 150 et 200 m] où nous fondâmes une colonie appelée Kerné [Κ ε ρ ν η ν]. D'après le chemin parcouru, nous estimâmes qu'elle était à l'opposé de Carthage, car il y avait la même distance de Carthage aux Colonnes d'Hercule que de celles-ci à Kerné.*

9. *De Kerné, nous naviguâmes ensuite sur un grand fleuve appelé le Chrètes et arrivâmes à un lac où étaient trois îles plus grandes que Kerné. Nous les dépassâmes et, après un jour de navigation, nous arrivâmes au fond du lac dominé par de hautes montagnes où se trouvaient des nuées d'hommes sauvages vêtus de peaux de bêtes qui nous chassèrent à coup de pierres et ne voulurent pas nous laisser débarquer.*

10. *Poursuivant notre route, nous arrivâmes à un autre fleuve, grand et large, plein de crocodiles et d'hippopotames. Puis nous revînmes sur nos pas et regagnâmes Kerné.*

11. *De là, nous fîmes route au Sud pendant douze jours en longeant la côte peuplée d'Éthiopiens qui fuyaient à notre approche. Leur langue nous était incompréhensible, ainsi qu'aux Lixites qui nous accompagnaient.*

12. *Au dernier de ces douze jours, nous nous arrêtâmes au pied de hautes montagnes couvertes de bois d'espèces variées et odoriférantes.*

13. *Nous naviguâmes deux journées plus loin et nous nous trouvâmes dans une très grande baie ayant des deux côtés des terres basses. De là, pendant la nuit, nous pouvions voir, par intervalles brûler des feux qui étaient à certains moments plus intenses qu'à d'autres.*

14. *Nous prîmes de l'eau à cet endroit et continuâmes notre route pendant cinq jours le long de la côte jusqu'à ce que nous ayons atteint un vaste golfe qui, d'après nos interprètes, s'appelait la Corne de l'Ouest [Hesperu Keras/Ε σ π ε ρ ο υ Κ ε ρ ας]. Il s'y trouvait une grande île dans laquelle un lac marin enfermait à son tour une autre île. Ayant débarqué en ce lieu, nous ne vîmes pendant la journée que des forêts et des feux nombreux s'allumant à la nuit, et nous entendîmes le son des flûtes et le bruit des cymbales et des tambours et des cris effroyables. Nous fîmes saisis de terreur et nos devins nous ordonnèrent de quitter l'île.*

15. *Nous partîmes en hâte et longeâmes un rivage d'où s'élevait une fumée odorante de bois brûlé et d'où des ruisseaux de feu se jetaient dans la mer. La chaleur interdisait l'approche de la terre.*

16. *Effrayés, nous nous éloignâmes rapidement. Nous naviguâmes pendant quatre jours et vîmes, la nuit, la terre en feu. Au milieu de ce pays, un jet de flammes s'élançait au-dessus des autres et semblait atteindre les étoiles. Au jour, nous reconnûmes que c'était une montagne très haute appelée le « Trône (ou le Char, selon les traducteurs)² des Dieux ».*

17. *Nous suivîmes les rivières de feu pendant trois autres jours et atteignîmes un golfe nommé la Corne du Sud [Notou Keras / Ν ο τ ο υ Κ ε ρ ας].*

18. *Au fond, se trouvait encore une île comme la précédente ; elle contenait un lac, et dans ce lac, il y avait une autre île pleine d'hommes sauvages. Le plus grand nombre, et de beaucoup, étaient des femmes avec des corps couverts de poils. Nos interprètes les appelaient gorilles [Γ ο ρ ι λ λ ας]. Nous pourchassâmes les hommes mais ne purent en capturer aucun, car tous s'enfuyaient grimpant sur les hauteurs et nous assaillaient à coup de pierres. Nous nous emparâmes de trois femmes qui mordirent, griffèrent leurs conducteurs et ne voulaient pas les suivre. Nous les tuâmes, les écorchâmes et rapportâmes leurs peaux à Carthage. Ce fut le terme de notre voyage, les provisions venant à nous manquer. »*

2- Theon okhema / Θ ε ω ν ο χ η μ α ; A. Silberman, traducteur et philologue commentateur de Pomponius Méla, 1988, privilégie, en note et à juste titre, « le terme de "colonne" ou "support" pour rendre "okhema" qui n'a rien à voir avec "char". Pour l'ethnie bantoue des Bakweri qui peuplent les pentes du mont Cameroun, ce volcan est appelé Mongo-mo-Ndemi, c.-à-d. "montagne des Dieux" et son sommet, le Fako, Mongo-ma-Loba : "montagne du Tonnerre".

Date de l'expédition d'Hannon,

La grande majorité des chercheurs ne réfute pas le fait que le voyage d'Hannon n'ait pas été qu'une invention, quelle qu'en ait été son extension réelle. À quelle époque a-t-il pu avoir lieu ? Il n'y a pas de certitude absolue, mais une indication est donnée par Pline (II, 169 et V, 7 ; cf. Annexe, 2*) qui nous dit que Carthage était alors au sommet de sa puissance, ce qui correspondrait au IV^e siècle aC ; mais d'après J. Desanges (1978, p.85) on peut aussi hésiter entre la fin du VIII^e et le VI^e. Gonzales Ponce (2010) opte plutôt pour les premières décennies du Ve siècle.

Source du texte

La copie de la version grecque de l'expédition d'Hannon (dénommée officiellement *Périple d'Hannon*), se trouve dans un unique document du IX^e siècle conservé à **Heidelberg**, le manuscrit *Palatinus*, 398, in 4^o pergam. saec. X (A). Un apographe (c.-à-d. une copie effectuée sur l'original) de cette copie se trouve au British Museum, dans le ms. *Vatopedinus*, 655, du XIV^e siècle ; ce document de 20 folios est disqualifié par une accumulation d'erreurs et les imprécisions du copiste. La première impression est due à Sigismund Gelenius (Bâle, 1533). Une traduction française est donnée dans un volume intitulé *Historiale description de l'Afrique, tierce partie du monde...*, publié à Lyon en 1556 par l'imprimeur Jean Temporal. Une traduction latine se trouve dans une édition du *De totius Africae descriptione* de Léon l'Africain publiée à Zurich en 1559. Le *Périple* a fait l'objet d'un mémoire de Bougainville (1759).

Dans la littérature de l'Antiquité, on trouve des références au voyage d'Hannon chez 6 auteurs : Pomponius Méla, Pline l'Ancien, Arrien, le Pseudo-Aristote, Athénée et Solin (voir en Annexe : 1*, 2*, 3*, 4*, 5* et 6*). Une autre source très discutée pourrait se trouver chez Palaiphatos (Annexe 17*). On a donc la preuve que le manuscrit de Heidelberg est un authentique dérivé d'un texte grec dont la date est antérieure au milieu du 1^{er} siècle de notre ère (*terminus ante quem*). À quelle époque ce dernier texte a-t-il été écrit ? D'après J. Desanges, historien, philologue, épigraphiste, spécialiste de l'Afrique romaine (1978, p.81), l'étude critique de certains termes géographiques et l'analyse philologique permettrait de dater la rédaction du *Périple* du II^e ou du I^{er} siècle aC, sans que soit absolument exclue la possibilité d'une datation au I^{er} siècle de notre ère ; soit, en gros, une période allant des dernières décennies de l'existence de Carthage jusqu'à 2 siècles après sa chute en 146 aC. W. Aly (1927) pensait même que la rédaction du texte grec du *Périple* avait été faite juste après la chute de Carthage et recueillie par le Grec Polybe (200-118 aC), historien et militaire ayant participé à la 3^e guerre punique (149-146) à la demande de Scipion l'Africain qui l'avait, par ailleurs, placé à la tête d'une mission de reconnaissance navale devant les côtes atlantiques marocaines (cf. Pline, V, 1, 8 ; Annexe 2*).

Plusieurs érudits ont noté des différences de style dans le *Périple*. Germain (1957, cité par Desanges, 1978) y distingue 2 groupes : les § 1 à 6 "*rédigés en attique classique, sans archaïsmes ni néologismes*", et le reste du texte "*dans une langue fortement poétique*". Gonzales Ponce (2010) est aussi partisan d'une structure bipartite du *Périple*, avec la première partie allant des paragraphes 1 à 8 (voire jusqu'à 10) où prime "*l'activité colonisatrice*", et le reste qui relate l'exploration côtière au sud de Cerné/Kerné. Cette deuxième partie témoignerait d'une "*forte dette littéraire*". En effet, les analyses philologiques très pointues révèlent d'indubitables parallélismes avec des auteurs grecs majeurs allant d'Hérodote aux auteurs de la période hellénistique tardive. On peut citer p. ex. le mythe de Persée qui transparaîtrait avec les îles et les femmes velues du § 18 du *Périple*, et que l'on trouve en écho dans Pline (Livre VI, XXXVI, 3 ; cf. Annexe 2*) avec les Gorgones et les îles Gorgades. On pourrait alors voir le *Périple* comme, partiellement, une sorte d'« *exercice littéraire exécuté à l'époque qui hérite des conquêtes d'Alexandre le goût des horizons lointains et étranges.* » (Desanges, 1978, p.45, citant Germain, 1957).

Traditionnellement, les exégètes du *Périple* d'Hannon ont eu tendance à surestimer la validité documentaire du récit transmis dans le manuscrit *Heidelbergensis* — supposé être le reflet du rapport officiel d'Hannon déposé à Carthage, au retour de son expédition maritime — et considéré comme la source des informations sur son voyage, mentionnées postérieurement par les auteurs de l'Antiquité gréco-romaine, comme p. ex. Pomponius Méla, Pline ou Solin (cf. Annexe 1* à 6*). Mais avec des études comme celles de Desanges (1978) et Gonzales Ponce (2003-2007 ; 2010), il semble clair que « *notre Périple d'Hannon n'est que la seule version intégralement conservée de cette aventure, et qu'au long de l'Antiquité elle a dû rivaliser — et dans plus d'une occasion en net désavantage — avec une autre série de récits dont l'origine semble remonter également aux archives puniques et dont le degré d'analogie avec notre œuvre est parfois aussi exigü que vient de nous montrer la simple comparaison avec Méla et Pline, deux de ses rivaux. [...] On accepte actuellement de manière pratiquement unanime que tous deux — Méla tout particulièrement — ont connu l'entreprise carthaginoise par une longue chaîne de transmission qui part d'une certaine description littorale de l'époque tardo-républicaine, probablement œuvre de Varron, redevable à son tour de l'hypothétique traité Sur l'Océan ou des Exempla de Cornélius Népos auquel ces informations seraient arrivées par la médiation de sources grecques indéterminées avec accès aux "dossier punique originel."* » (Gonzales Ponce 2003-2007, p.99-100).

Phéniciens et Carthaginois

Les **Phéniciens** sont les héritiers des Cananéens, populations sémitiques du III^e millénaire aC qui occupaient la frange littorale du couloir syro-palestinien dont le site archéologique le plus fameux est celui d'Ougarit, dans l'actuelle Syrie du Nord,

et où Sidon exerçait une prépondérance certaine. Au XIII^e siècle aC, avec la récession de la thalassocratie mycénienne en Méditerranée, et l'arrivée de nouvelles populations du début de l'âge du Fer ("Peuples de la mer" — dénommés ainsi par les Égyptiens de l'époque — dont les Philistins, Hébreux, Araméens) réduisit l'espace cananéen à l'étroite bande côtière coincée entre la barrière naturelle des reliefs (Liban et Anti-Liban, montagnes de Samarie-Judée) et la mer, occupée par une succession de cités portuaires-états : Arvad, Tripoli, Byblos, Beyrouth, Sidon, Tyr (ayant pris à Sidon la place prépondérante), et leurs enclaves, comme p. ex. Akko (Acre). Ce pays fut alors appelé Phénicie par les Grecs. *Phoinikes* proviendrait d'un mot grec, *Phoinix* désignant à la fois un palmier et la couleur pourpre dont les Phéniciens furent les grands producteurs, à défaut d'en être les inventeurs (voir Faure, 1991). Acculés à la mer, ils devinrent, par nécessité, experts en navigation et commerce maritimes ; ils inventèrent l'alphabet d'où dérivait le premier alphabet occidental, le grec, et étaient renommés pour leur fabrication du verre. Ils fondèrent autour de la Méditerranée de nombreux comptoirs et colonies, notamment en Espagne du Sud convoitée pour ses mines d'argent et de cuivre — exploitées auparavant par la civilisation locale de Tartessos/Tarsis — et sur le littoral des actuelles Tunisie et Algérie. Confrontée à la menace assyrienne, à terre, et au début de l'expansionnisme des comptoirs grecs, **Tyr fonda Carthage** (de *qart hadasht* : "ville nouvelle") **en 814 aC**, qui devint la puissance dominante en Méditerranée occidentale 4 siècles plus tard. « *Dès la fin du IX^e siècle av. J.C., il s'avérait nécessaire, pour les armateurs phéniciens, de disposer d'une place au cœur de la Méditerranée, loin d'Assur, capable de garantir l'intégrité des "eaux phéniciennes" ; c'est à dire occuper des eaux où la marine phénicienne devrait pouvoir dominer sans la moindre concurrence.* » (Moscati, 1997). Avec la montée en puissance de Rome au III^e siècle avant notre ère, Carthage eut à affronter un nouveau compétiteur pour le contrôle de la Méditerranée occidentale à l'occasion des 3 guerres puniques, initiées **en 264 aC**. Elle fut détruite en **146 aC** par les Romains et disparut de l'Histoire. Rappelons que les auteurs romains ne nommaient pas les Carthaginois "Phéniciens" ou "Libyphéniciens", comme les Grecs, mais "Puniques", terme provenant également du mot "*phoinix*".

Les marins phéniciens étaient **réputés pour être de grands navigateurs** et les premiers à avoir navigué sur toutes les mers du monde antique, intéressés qu'ils étaient par la découverte d'horizons et de débouchés miniers nouveaux. Parmi ces voyages et explorations, on citera les relations étroites de Tyr la grande métropole phénicienne, avec **Tartessos** (la Tarsis, plusieurs fois citée dans l'Ancien Testament, située au nord de l'actuelle Cadix et dont le territoire occupait la partie occidentale de l'Andalousie), ce qui implique le franchissement du détroit de Gibraltar et la pénétration dans l'Atlantique dès le début du I^{er} millénaire aC, et peut-être même un peu avant si l'on en croit Strabon (voir Annexe 10*). Il y a aussi l'expédition effectuée (vers le Xe siècle aC) par la marine du roi Hiram de Tyr, pour le compte du roi Salomon (1 Rois, 9, 27) en direction du **pays d'Ophir**, vraisemblablement en Afrique orientale d'où ils auraient rapporté de l'or. Il y a surtout la **circumnavigation de l'Afrique**, commanditée par le pharaon Nécho II à la fin du VIII^e siècle aC, selon Hérodote (cf. Annexe 7* : 42-43) qui en est l'unique source. Ils seraient partis d'un port égyptien sur la mer Rouge, auraient contourné l'Afrique dans le sens des aiguilles d'une montre, pour passer, trois années après leur départ, les colonnes d'Héraklès/Hercule (l'actuel détroit de Gibraltar). Enfin, il y a le **voyage d'Himilcon**, le frère d'Hannon, vers le golfe de Gascogne, en contournant la péninsule Ibérique (cf. Annexe 2* : Livre II, 169), attiré par les gisements d'étain et les plus ou moins mythiques *îles Cassitérides*. Herbert et Lou Hoover, érudits commentateurs (p. 412 de l'édition anglaise de 1950) du *De Re Metallica* rédigé en 1556 par le savant saxon Agricola, ont émis l'hypothèse que les Phéniciens ont commercé avec le **port de Malacca**, débouché de la cassitérite extraite de la ceinture stannifère de la péninsule malaise ! Pour en revenir à Hannon, il y a des indices qui laissent à penser que les établissements de **Lixus** et **Gadès**/Gadir /Cadix, situés l'un au sud (Maroc), l'autre au nord (Espagne), après la sortie des Colonnes d'Hercule et à équidistance de ces dernières (Fig.1), comme le remarque Strabon (cf. Annexe 11*), ont été **fondés par les Phéniciens, c.-à-d. au tournant des II^e et I^{er} millénaires aC**, et peut-être même vers 1100 aC (cf. Sénac, 1966 ; G. Aujac in Strabon, Livre II, *Les Belles Lettres*, 1969, p.62, note 1), c.-à-d. à la même époque que la fondation d'Utique et avant celle de Carthage.

Les Phénico-Puniques ayant fait du **contrôle de l'approvisionnement** du marché circum-méditerranéen **en matières premières** (surtout métaux : or soudanais, argent et plomb ibériques et, pour la fabrication du bronze, cuivre ibérique et étain des rivages atlantiques celtiques ; et aussi ivoire, esclaves, ébène, peaux d'animaux sauvages,...) leur objectif stratégique prioritaire **relevant du secret d'État**, ils utilisaient pour garder jalousement leur exclusivité, l'intimidation (piratage) ou la diffusion de fausses informations ou de fables fantastiques sur la localisation de leurs comptoirs, afin de décourager les concurrents (en premier lieu les Gréco-Romains), avec un contrôle très strict des Colonnes d'Hercule (cf. en Annexe : 14*, 15* et 16*). Le poète grec Pindare (518-438 aC) assure dans les *Néméennes* (IV, 68-79) qu'« *Il n'est pas aisé de pousser plus avant que les colonnes d'Héraklès, mais on ne peut franchir Gadès (Cadix) ; au-delà sont les ténèbres.* » Ce n'est que pendant la courte période impériale d'Alexandre le Grand (336-323 aC) que leur blocus se desserre et que le Marseillais Pythéas peut passer le détroit de Gibraltar pour effectuer son périple dans l'Atlantique du NE. Les échanges passent par le troc, les populations indigènes recevant les produits manufacturés à Carthage : objets en bronze, vaisselle, poteries, vin, tissus, ... (pour les côtes du NW de l'Afrique, voir les relations d'Hérodote et du Pseudo-Scylax, Annexes 8* et 9*).

Remarques sur le texte du *Périple*

Les principaux problèmes posés par le contenu des chapitres de ce récit vont être examinés ici.

§ 1 - Hannon, descendant de la puissante famille des Magonides, est "roi" c.-à-d. suffète (premier magistrat, chef de l'exécutif et des armées, élu pour 1 an par le sénat, à l'instar des consuls romains) de Carthage. Il a pour mission de fonder des comptoirs sur les côtes d'Afrique (Libye) au-delà du détroit de Gibraltar, et probablement de visiter et/ou de repeupler les implantations

déjà présentes sur les côtes marocaines, dont certaines créées par leurs prédécesseurs, les Phéniciens de Tyr, comme Lixos. Il dispose de moyens considérables pour l'époque : 60 navires et 30 000 personnes embarquées, dont des femmes, et les vivres et l'équipement en conséquence.

§ 2-4 - Le site de **Thymaterium** est localisé à 3 endroits différents suivant les commentateurs, du N vers le S : **près de Tanger** (p. ex. Euzennat), à Kenitra (la plupart d'entre eux), et Mazagan (p. ex. le Cdt Mer). Le premier site semble le mieux convenir, car en continuant vers l'ouest, on arrive au **cap Soloéis (le "Rocher" en phénicien) identifié avec le cap Spartel**, à l'entrée ouest du détroit (et que certains placent, de manière non pertinente, beaucoup plus au sud, au cap Cantin/ Beddouza, près de Safi). Ils y élèvent un temple dédié à Poseidon dont le nom recouvre vraisemblablement le dieu Melqart/Héraklès dont le souvenir se perpétue encore dans les "grottes d'Hercule", situées non loin du cap Spartel.

§ 4-5 - La route vers l'Est n'est en réalité pas possible. Il s'agit soit d'une fausse information pour préserver le secret vis à vis des concurrents, soit de la conception, assez courante chez les géographes grecs et latins, d'une orientation générale NW-SE des côtes africaines entre le Maroc et le sud du continent (pour la conception antique de la forme du continent africain, cf. Annexes 3*, note 5 ; et 6*). La présence d'éléphants à cet endroit du Maroc et à cette époque a été confirmée par l'archéologie. **Hannon fonde 5 comptoirs côtiers, probablement dans la région du cap Soloéis/Spartel** où la présence phénico-punique est attestée par les fouilles archéologiques.

§ 6 - En descendant toujours vers le sud, ils atteignent l'estuaire du **fleuve Lixos** dont l'embouchure, occupée par l'actuelle ville de **Larache**, est à quelque 70 km du cap Spartel. Il est intéressant de noter que "Loukos", le nom actuel de ce cours d'eau qui prend sa source dans le Rif, dérive directement de son antique appellation. Lixos, située à 4 km en amont de l'embouchure serait la plus ancienne implantation phénicienne au Maroc (fin du IIe millénaire aC ; cf. chapitre "Phéniciens et Carthaginois" et Annexes 2* : II, 238 et 11* ; cf. aussi Jourdain-Annequin, 1982). Il est un peu curieux de voir que les Lixites sont décrits ici, dans le *Périple*, comme des éleveurs indigènes nomades, avec qui Hannon se lie d'amitié, et non comme des compatriotes éloignés que l'on est content de retrouver.

§ 7-8 - Non loin de Lixos apparaissent des "Éthiopiens" inhospitaliers, ce qui devrait, en principe, signifier qu'il s'agit de peuplades mélanodermes (éthiopien signifie "visage brûlé" en grec), ce qui semble aberrant pour des populations rifaines ! Avant de continuer sa route plus au sud, Hannon s'assure le concours d'interprètes lixites qui, du coup, ne sont plus de quelconques indigènes nomades. Quant aux Troglodytes, il y a dans le Rif de nombreux chaînons calcaires qui peuvent abriter des grottes, dont certaines furent habitées à l'époque de Carthage ; mais il y a une "contamination" évidente par le mythe des *Troglodytes*, traditionnellement supposés habiter le sud de l'Égypte et de l'actuelle Libye : peuple sauvage "courant plus vite que les chevaux", cité par de nombreux auteurs gréco-latins (Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Tacite, etc.).

§ 8 - Les Carthaginois arrivent à **Kerné/Cerné** où ils fondent une colonie sur une toute petite île (de 5 stades = moins de 1000 m de circonférence). D'après le *Périple*, Cerné est le dernier établissement de colons carthaginois créé par Hannon, donc le plus méridional. La localisation de ce site a suscité d'âpres débats parmi les commentateurs. Parmi ces derniers, les plus enclins à ajouter foi aux données consignées dans le *Périple*, ont situé Cerné — sans parler de son identification avec l'île de Gorée, en face de Dakar ! (cf. le Cdt Mer, *Mémoire sur le Périple de Hannon*, cité par Sénac, 1966) — sur le banc d'Arguin (côte nord de l'actuelle Mauritanie ; cf. Sénac, 1966 ; Demerliac et Meirat, 1983) ou, plus fréquemment, dans la bahia de **Rio de Oro** (Fig. 2) presque sur le tropique du Cancer, en pleine zone désertique saharienne) où l'on trouve un îlot qui porte le nom de Hern ou Herné, respectivement sur les cartes anglaises et espagnoles. Or, il s'agit en fait d'une corruption, sur les cartes anglaises, du nom initial figurant sur la carte française de Nicolas du Fer au XVIIIe siècle : "île des Hérons" (Euzennat, 1994). Cette homophonie approximative n'est donc pas un argument à prendre en compte et on ne voit pas quel motif aurait poussé les Carthaginois à choisir cet îlot sableux désertique désolé (voir Google Earth : dimensions quelque 800 m de long par 100 m max. de large), et sans intérêt commercial. **L'hypothèse la plus convaincante pour l'emplacement de Cerné est l'îlot de Mogador** (Fig. 1 et 3). En effet, les recherches archéologiques ont montré (cf. Gran Aymerich, 1979 ; Euzennat, 1994) que l'on n'observe aucun indice punique ni romain sur tout le littoral atlantique au sud de Mogador, et notamment dans l'îlot de Herné. Pour Peyras (2014), l'armature consonantique de Kerné, QRN en punique, permet de construire les mots signifiant "l'extrémité", ce qui confirmerait bien que Kerné fut, pour les Puniques, une sorte de bout du monde, le lieu le plus avancé d'un établissement durable, le *terminus orbis* en quelque sorte, tel que l'exprime le Pseudo Scylax : « *les mers qui sont au-delà de cette île, ne sont plus navigables* » (cf. Annexe 9*). L'îlot de Mogador³ est une petite île située en face et tout près de l'actuelle Essaouira.

3- Le nom de Mogador, provient d'une appellation berbère, *Amogdul*, sans doute une dérivation du punique « *(h)a-Mogdul/ha-Magdal* » qui désignait une « Tour » de surveillance sur la petite île (cf. le site Wikimazigh). Transformé en Mogadoura lors de l'occupation portugaise, au début du XVIe siècle, ce nom désigne aussi la cité qui lui fait face, à 1 km de distance, sur la terre ferme et qui devient Essaouira au XVIIIe siècle. Les fouilles archéologiques menées sur l'îlot attestent (bétyle, tessons avec inscriptions, ...) une présence phénicienne ou punique depuis le milieu du VIIe siècle aC. Toutefois, ce comptoir devint inactif dans le courant du VIe siècle jusqu'au Ier siècle aC, mais connaîtra des occupations épisodiques vers le IVe / IIIe siècle (Euzennat, 1994). L'îlot sera occupé plus durablement à la fin du Ier siècle aC sous le roi Juba II (cf. Annexes 2* : VI, XXXI, 3, et 6* : 32, 2) qui relance les teintureries de pourpre sur ce groupe d'îlots appelé de ce fait "îles Purpuraires". Les Romains ont fréquenté Mogador jusqu'au IVe siècle de notre ère. Le port d'Essaouira, créé au XVIIIe siècle, est surnommé "Port de Tombouctou" car il est le débouché de liaisons caravanières qui transportent les produits d'Afrique Noire (or, ivoire, ébène,

REMARQUE IMPORTANTE : le manuscrit grec donne **deux** (*δύο*) jours de navigation cap au sud entre Lixos et les approches de la baie de Kerné. Mais des auteurs comme Demerliac et Meirac ou Sénac pensent “qu’il faut lire “**douze**” et non pas “deux” et que *δύο* est une erreur de copiste”. Une telle manière de voir les choses leur permet de justifier une localisation de Kerné **beaucoup plus méridionale que celle de l’îlot Mogador.**

§ 9 - Plus au sud, nombreux sont les commentateurs qui pensent que le “grand fleuve” Chrétès, qui est accessible par l’océan avec lequel il communique, **pourrait être le Sénégal.** Mais Desanges (1978, p.83) précise que « sur le plan chronologique, il faut partir de la constatation que le Périple d’Hannon fait écho à une théorie de Promathos de Samos [VIIe ou VIe siècle aC], reprise par Aristote [Météor. I, 13, 350b, 10-15] sur la source occidentale, mais non océanique du Nil et sur l’existence d’un fleuve, formant en quelque sorte couple avec le Nil, le Chremètes dont le manuscrit de Heidelberg nous a transmis le nom privé de sa syllabe accentuée. »

§ 10 - Plus au sud, on nous parle d’un **autre fleuve (la Gambie ??).** La mention de nombreux “crocodiles et hippopotames” (cf. Annexes 1* ; 2* : V, 1, 10 ; 6* : 24, 8-15, et de manière allusive en 32, 2) fait référence aux sources du Nil, puisque la présence, en abondance de ces 2 animaux est celle qui, dans l’imaginaire de l’Antiquité, caractérise le Nil de manière (quasi) univoque (cf. Desanges, 1978, p.66-68). Cet “autre fleuve” (que le Chrétès), est supposé prendre sa source dans les “hautes montagnes” et se diriger vers l’intérieur du continent, avec une faune de grands vertébrés d’eau douce ; il doit nécessairement être l’origine du Nil. On ignore la raison pour laquelle Hannon rebrousse chemin et retourne à Kerné.

§ 11- Après une assez longue navigation, les Carthaginois se trouvent maintenant en pleine Afrique Noire, toujours accompagnés de leurs interprètes lixites désormais sans utilité.

§ 13-17- On voit apparaître les zones côtières où brûlent des feux nocturnes et des feux perpétuels (cf. Annexes 1* ; 2* : II, 237-238, V, 1, 6 et VI, XXXV,18 ; 4*). Pour les commentateurs, non philologues, qui croient en la vérité littérale du texte du Périple, les feux nocturnes (p. ex. Sénac, 1966) « correspondent bien aux mœurs des peuplades indigènes de ces régions, où, la grande chaleur réduit l’activité diurne et réserve pour la nuit les fêtes et le tam-tam. » Et les indigènes auraient l’habitude de mettre le feu aux prairies ou aux herbes sèches. On notera que les “sarabandes” des Égipans et des Satyres (qui ne sont pas explicitement nommés dans ce paragraphe du Périple) se situent ici assez près du *Théon Ochéma* (voir §16), alors que celles citées par Pline (2* : II, 1, 6) et Solin (6* : 24) sont décrites sur le mont Atlas.

Mais d’un autre côté, on peut envisager une autre raison pour ces incendies. On n’oubliera pas qu’Hannon est maintenant sous des latitudes où les Anciens situaient la “zone torride” (cf. Annexe 6* : 56, 4-6 et 13* : 2, 2) que ces derniers imaginaient comme une région littéralement enflammée par les ardeurs du soleil (voir aussi Medeiros F. de, 1985, p. 37-39). Et le *Théon Ochéma* étant la montagne emblématique qui marque, au *Notou Keras*, la pointe méridionale de l’Afrique constituerait en quelque sorte l’acmé de l’incandescence solaire.

§ 14 – Apparaît, ici, le terme “*Hesperou Keras*” c.-à-d. “**Corne de l’Occident**” (voir §17 pour la signification géographique de *keras* en grec) dont la localisation est assez inextricable, si l’on se base sur les descriptions des auteurs de l’Antiquité et sur son rapport avec le “*Notou Keras*”, la “**Corne du Sud**”. Pour compliquer le tableau, certains de ces auteurs, dont Pline, abordant les descriptions ayant un rapport avec le voyage d’Hannon et compilées à partir de sources antérieures utilisant le sens des aiguilles d’une montre pour décrire la progression le long des côtes africaines (comme lors de la circum-navigation “inaugurale” des Phéniciens de Néchao) peuvent oublier d’en inverser le sens pour se caler sur la progression du Périple (voir p. ex. le commentaire *infra* §19). Quoi qu’il en soit, **la Corne de l’Occident doit, par principe, se trouver sur les rivages atlantiques.**

§ 16 - C’est le paragraphe qui a suscité l’attention des volcanologues ! C’est peu après le *Théon Ochéma* qu’Hannon atteint le terme de son périple et entame son retour à Carthage, retour dont nous ignorons tout malgré les difficultés de navigation qu’ont dû rencontrer les Carthaginois en raison du fort courant des Canaries qui porte au sud, du Portugal au Sénégal. À partir du XIXe siècle, les commentateurs qui croient en majorité à l’authenticité d’une éruption volcanique, ont proposé plusieurs localisations (Fig. 4) :

- un volcan des Canaries.

- le mont Kakoulima (9°46'1" N et 13°26'42" W) qui domine de ses 1 011 m, près de Konakry, l’étroite plaine côtière de Guinée. Il est composé d’importantes intrusions tholéitiques (péridotites et gabbros) vieilles de 200 millions d’années qui faisaient partie de la très grande Province Magmatique de l’Atlantique Central (CAMP) à la limite Trias-Jurassique. Il faut donc l’écarter car il ne s’agit évidemment pas de formations volcaniques récentes.

- le **mont Cameroun** (cf. Girault *et al.*, 1998) qui reçoit la majorité des suffrages. Il s’agit d’un volcan-bouclier massif faisant partie de la « ligne chaude » du Cameroun qui court du Nord Cameroun/centre Nigéria aux îles du golfe de Guinée : Bioko (ex-Fernando Poo), Principe, Sao Tomé, Annobon). Il forme une masse isolée s’élevant au-dessus des plaines côtières, au fond du golfe de Biafra, la partie orientale du grand golfe de Guinée. Contrôlé par l’axe NNE-SSE de la ligne chaude, il est long de 70 km et large de 40 km, et culmine à 4 095 m (pic Fako). Il est couvert, surtout vers le sud, par une centaine de petits cônes de scories. Son flanc sud atteint le golfe de Biafra. Un stratovolcan satellite, l’Étinde (1 713 m, encore appelé le Petit Cameroun) en perce ce même flanc sud, à proximité de la côte. Le volcan Cameroun est essentiellement composé de laves de la série alcaline intraplaque (basaltes, trachybasaltes, trachyandésites). C’est un volcan actif, avec des éruptions majoritairement effusives (coulées de lave), rarement explosives. On a enregistré, depuis le XIXe siècle, 18 éruptions (la dernière en 2012),

peaux,...) à l’instar de ce qui se passait 2 millénaires plus tôt avec les Carthaginois. Le toponyme “Essaouira” viendrait soit d’une transcription arabe (petite roche) rappelant la dénomination berbère (tour de pierre), soit plus probablement, d’un terme arabe qui signifierait (ville) “bien dessinée, bien conçue”.

avec certaines coulées qui atteignent l’océan (Fig. 5), comme en 1922, ou qui se sont arrêtées à 200 m du rivage, comme en 1999. On signalera que le catalogue des volcans de la Smithsonian Institution (Global Volcanism Program) inclut, dans les éruptions historiques de notre volcan, celle du périple d’Hannon : “450 BCE +/- 50“. En raison du climat équatorial, le mont Cameroun est souvent caché par les nuages, mais il doit être possible à un observateur naviguant dans les parages de voir le volcan en activité.

- le volcan Pico Basilé (appelé également Santa Isabel), culminant à 3 007 m, sur l’île de Bioko/Fernando Poo, assez rarement cité comme une localisation possible du *Theon Ochema* d’Hannon. C’est un volcan- bouclier beaucoup moins actif que le mont Cameroun et on ne lui connaît que 3 éruptions historiques : en 1898 ?, 1903 et 1923. Bioko, située sur la ligne chaude du Cameroun, n’est séparée de son imposant voisin que par un détroit d’une cinquantaine de kilomètres.

§ 17 – On aura noté que dans ce paragraphe, ainsi qu’au §14, le texte associe le terme grec “kérās” (corne) à un golfe, ce qui peut paraître étrange. Cette anomalie a été étudiée par J. Desanges (1984) qui précise : « *Au terme de cette brève enquête, il apparaît que l’auteur du Périple d’Hannon, lorsqu’il emploie le mot kérés pour désigner deux golfes de grande dimension et exempts de ramification, présente un usage isolé. Ce sont assurément Diodore, Méla, Plin l’Ancien et Ptolémée qui sont dans la norme en faisant de la Corne de l’Occident un promontoire.* »

Pour le *Périple*, le *Theon Ochema* n’est séparé du *Notou Keras* — considéré, nous venons de le voir, comme la pointe méridionale de l’Afrique et “extrémité sacralisée de la Terre“ selon l’expression de Peyras (2014) — que par 3 jours de navigation au cours desquels les Carthaginois continuent à longer des rivages en flammes.

§ 18 – Nous voici arrivés au dernier tronçon du périple d’Hannon. Selon un schéma symbolique fréquent — et déjà utilisé au paragraphe 14 — d’une île à l’intérieur d’un lac lui-même à l’intérieur d’une île, on trouve une peuplade sauvage dont les femmes, couvertes de poils, courant moins vite que les hommes, minoritaires et en train de fuir. Elles se débattent farouchement, mais les Carthaginois parviennent à en capturer trois (deux dans Plin 2* : VI, XXXVI, 3 et dans Solin 6* : 56, 10-12,) dont ils rapportent les peaux à Carthage. ils n’appliquent le nom de “Gorillas“ qu’à ces femmes velues. Cet ultime passage du *Périple* a suscité de nombreux commentaires philologiques chez ses exégètes. On s’est d’abord demandé si ces êtres n’étaient pas des grands singes anthropoïdes comme les gorilles ou les chimpanzés. Il existe effectivement une sous-espèce de gorille, le Gorille de l’Ouest qui vit en forêt tropicale humide de montagne et de plaine, et en forêt tropicale marécageuse, de l’Angola au Cameroun ; en voie de disparition, mais évidemment prospère du temps d’Hannon. Les chimpanzés pourraient être aussi concernés, avec une répartition côtière, à cette époque, allant du Sénégal au Congo. Le nom de “gorille“ a été attribué, en 1847, au grand primate anthropoïde par le missionnaire protestant, médecin et naturaliste américain T. S. Savage, précisément en référence à ce passage du *Périple* d’Hannon. Certains africanistes ont également rapproché ce terme d’une racine wolof (langue du Sénégal) *gôr-yi* qui signifie “ce sont des hommes“, mais cette pseudo-homonymie ne tient pas. En effet, il y a une très grande probabilité pour que le terme grec “Gorillas“⁴ provienne d’une erreur d’un des copistes — dont la chaîne aboutit au manuscrit de Heidelberg — qui aurait dû écrire “Γοργαδας“ (Gorgades) à la place de “Γορύλλας“ (voir plus bas, en conclusion, la remarque acerbe de Théodore Monod). Les îles Gorgades et les Gorgones, créatures monstrueuses de la mythologie grecque, apparaissent chez Pomponius Mela (cf. 1* : III, 99), Plin (2* : VI, XXXVI, 3), Solin (6* : 56, 10-12) et Palaiphatos (17* : XXXI) dans les passages connectés au voyage d’Hannon. En effet, une ancienne tradition, déjà rapportée par Hésiode (vers 700 aC ; *Théogonie* : 270-281) situe dans, ou à l’ouest de l’Afrique atlantique, le séjour des Gorgones et le théâtre de l’affrontement entre Persée et Méduse. On remarquera qu’il y a 3 Gorgones comme il y a, dans le texte du *Périple*, 3 dépouilles de “femmes velues“ exposées à Carthage.

Mais, dans ce même *Périple*, le pays des Gorgones et/ou des “femmes velues“ se situe près du *Notou Keras* (Corne du Sud) alors que dans les textes des auteurs mentionnés *supra*, il est décrit dans les parages du *Hesperou Keras* (Corne de l’Occident ou Corne des Hespérides/Hespériens) c.-à-d. moins éloigné des Colonnes d’Hercule que dans le premier cas. Mais dans l’Antiquité, la géographie de l’Afrique était tellement vague et imprécise que les confusions ou incohérences sont fréquentes (voir p. ex. le commentaire *supra*, §14).

Nicolas Martin-Granel (2010) dans son article intitulé “*Singeries au Congo*“ fait une pertinente remarque : « *Le premier récit de voyage en Afrique à faire mention des hommes-singes remonte à l’Antiquité grecque. Il s’agit du célèbre Périple d’Hannon, dans lequel un commentateur moderne (Jacob 1991) voit “ le paradigme du voyage d’exploration, rythmé par la temporalité linéaire des grandes navigations, régi par la subtile gradation qui conduit du dépaysement de l’exotisme au choc de l’altérité absolue “. Dans la logique de cette représentation imaginaire, le comble de l’étrangeté se trouve au bout du voyage.* »

Puisque nous sommes au terme de la navigation d’Hannon, on donnera, à titre d’exemple, le bilan que fait l’un des commentateurs “traditionnalistes“ qui ont choisi de prendre quasiment au pied de la lettre le texte du *Périple* (Sénac, 1966) :

« *Voici, en fait, comment nous pouvons reconstituer le voyage d’Hannon:*

La flotte part de Carthage le 5 avril, avec six mois de vivres, puis :

De Carthage à Gadès 20 jours

Entrée dans l’océan le 1er mai

Gadès Thymateria 2 jours

Débarquement du matériel 4

Saffi Cap Soloëis (autel de Poséidon) 6

Navigation jusqu’au Lixus et ravitaillement des quatre

4- Le terme “Gorillas“ est ce que les philologues appellent un “hapax“ c.-à-d. un mot qui n’est attesté dans aucun autre texte ; ici, de la littérature antique.

Autres villes 16
 Séjour Lixus 15
 Lixus Cerné (Arguin) 12
 Séjour Cerné, débarquement du matériel 4
 Reconnaissance Sénégal 15
 Séjour Cerné au retour 3
 Navigation jusqu'au cap des Palmes 12
 Navigation jusqu'au cap des Trois-pointes 2
 Séjour à l'aiguade 4
 Navigation jusqu'à la Corne du couchant 5
 Séjour dans l'île Bénin 2
 Navigation jusqu'à l'île des Gorilles 4
 Soit au total 126 jours ou environ quatre mois.

Arrivée vers la mi-août à Fernando-Po, la flotte semble, pour la plupart des commentateurs, avoir surmonté toutes les difficultés ; et le plus grand nombre abandonne Hannon à son malheureux sort, dès que la pénurie de vivres l'oblige à rentrer. L'amiral ne nous donne d'ailleurs aucun détail sur son voyage de retour. »

Conclusion

Avec l'exposé de toutes les données dont on dispose à l'heure actuelle, il est clair que le texte grec du *Périple d'Hannon* est un **document composite** d'origine complexe et qu'il ne représente pas vraiment le "rapport de mission" qui a dû être rédigé autour du Ve siècle aC par le suffète et amiral carthaginois. Il semble bien que les Grecs y aient inclus certains éléments de leur mythologie et de leur vision de la géographie. Il faut aussi garder présent à l'esprit qu'il a pu pâtir d'un certain nombre d'erreurs de copistes. On ne saurait mieux résumer cette question qu'en citant un des meilleurs spécialistes des récits de navigations lointaines de l'Antiquité, Jehan Desanges (1978, p.84).

« Il n'y a néanmoins aucune raison de supposer que la version de Heidelberg est la traduction authentique et fidèle de l'inscription punique dont elle ne prétend d'ailleurs donner que la substance. Bien au contraire, le schéma général de la zone ignée située entre les Cornes de l'Ouest et du Sud [...], que flanquent des îles étranges et étrangement semblables et que sépare en son milieu une montagne immense dite "Char" ou plutôt "Support des dieux", s'expliquent par des spéculations grecques conciliant un très vieux fond légendaire et le goût de la symétrie. L'île aux femmes, liée à de très anciennes croyances, fut tôt mêlée au cycle de Persée ; le fleuve aux crocodiles et aux hippopotames est issu de la théorie des sources occidentales du Nil ; d'autres apports proviennent des données d'Hérodote entraînées dans le sillage des errances d'Ulysse, que la subtilité hellénistique déplaça jusqu'aux rives de l'océan. [...] Tout persuadait le lecteur antique que la partie finale et la plus dangereuse d'un voyage qui dans son esprit était un quasi-périple [i.e. une presque-circumnavigation de l'Afrique] avait été effectuée cap à l'est pour longer la base incandescente d'une Afrique traditionnellement tronquée.

Pour cette version grecque, miraculeusement préservée, d'une exploration carthaginoise, [...] sans doute reste-t-il permis de croire au véritable voyage du véritable Hannon rapporté à l'époque mal définie où Carthage était au sommet de sa puissance. [...] Mais, sitôt dépassée l'embouchure du Lixos [petit fleuve issu du Rif marocain], on ne peut au Périple arracher son vêtement grec, sans en estomper les détours jusqu'à l'inanité. »

Pour ce qui concerne la reconstitution des différentes étapes de ce récit, il faut aussi abandonner (voir Euzennat, 1994) les interprétations des nombreux commentateurs (p. ex. Gsell, 1920, Carcopino, 1943, Demerliac et Meirat, 1983) qui ont cherché à confronter, avec une confiance quasi absolue dans les détails, les descriptions faites dans le *Périple* avec leurs propres connaissances géographiques des rivages atlantiques du NW de l'Afrique, et à se baser sur les conditions de navigation supposées des navires carthaginois, et — on ne peut évidemment pas le leur reprocher — dans l'ignorance des données archéologiques révélées ultérieurement.

Cette position de prudence (c'est déjà celle de Strabon, voir Annexe 15* et 16*), est exprimée avec quelque sévérité, par Théodore Monod (1979), érudit, "saharien" émérite et ancien directeur de l'Institut français d'Afrique noire.

« Aussi est-on justement confondu par la masse de fatras accumulés depuis deux siècles par une légion de scolastes ayant inconsciemment cédé à la tentation de tenir un texte pour "respectable", et, à la limite, pour véridique sur le seul critère de son âge : et pourquoi l'Antiquité n'aurait-elle pas eu ses hâbleurs, ses affabulateurs, ses mal renseignés, ses mythomanes, ou même ses menteurs ? Trop de commentateurs ignoraient d'ailleurs les règles de la critique textuelle, les lectiones rejiciendae [versions à rejeter], les contaminations ou les interpolations possibles ; incapables souvent d'avoir recours aux "originaux" — tardifs nécessairement — et d'y subodorer des fautes de copistes : sans doute auraient-ils vu avec tristesse la possibilité d'une lecture GORGADAS venir se substituer au merveilleux GORILLAS si agréablement équatorial, de l'intrépide Hannon.

Somme toute, en résumé, "un bilan décevant" et plus de suppositions, plus ou moins ingénieuses, que de certitudes, outre celle, assez générale mais géographiquement limitée, que les navigations antiques, comme les arabes qui leur succéderont, n'ont pas, ou très exceptionnellement, dépassé le Sud-Marocain. »

Quant à Maurice Euzennat (1994, p.579), il pense qu'on ne doit donner qu'une « ... portée limitée [au] Périple, description d'un voyage imaginaire utilisant, dans sa première partie, ce que son auteur pouvait connaître de la colonisation

phénicienne ou carthaginoise sur la côte occidentale de l'Afrique. Celui-ci est probablement plus proche de Strabon qui en avait, semble-t-il, gardé la mémoire, que de Pline pour qui aucun souvenir ni trace ne subsistait. Mais Pline nous ayant conservé avec Mêle, Arrien et Athénée, le nom du navigateur, il est probable qu'on parlera encore longtemps du Périple d'Hannon. »

Si l'on en vient maintenant à la question posée par le titre du présent texte, il est difficile d'avoir une position tranchée. D'abord, on ne peut pas rejeter catégoriquement la possibilité que des Carthaginois (voire un peu plus antérieurement, des Phéniciens) aient pu atteindre le fond du golfe de Guinée que domine le volcan Cameroun, en raison de leurs avancées dans les explorations navales, particulièrement illustrées par la première circumnavigation de l'Afrique à la fin du VII^e siècle avant notre ère. Quant à la nature "ignée" du *Trône des dieux*, l'ambiguïté demeure, et l'on hésitera toujours, d'une part, entre une mythique montagne, emblématique de la "Corne sud" (*Notou Ceras/Keras*), selon l'une des représentations géographiques de l'Afrique dans l'Antiquité et considérée comme la pointe la plus méridionale du continent, embrasée par la chaleur extrême de la "zone torride" des Anciens, et d'autre part, une véritable éruption volcanique du mont Cameroun. Dans ce dernier cas, nous aurions alors là, le témoignage d'une des deux premières éruptions historiques du monde, avec celle de l'Etna en 479/478 aC, date gravée sur le "marbre de Paros" (Alexandre Grandazzi, *com. pers.*, 1995).

ANNEXES

Textes citant le périple de Hannon

1* **Pomponius Mela** (milieu du Ier siècle p.C.), **Chorographie**, Livre III (Les Belles Lettres)

Pomponius Méla, romain né en Espagne, à Tigentera, près de Gibraltar et contemporain de Jules César, est l'auteur du plus ancien ouvrage de géographie en latin qui nous soit parvenu.

(90) « Mais le **Carthaginois Hannon**, envoyé en exploration par ses compatriotes, après sa sortie par une bouche de l'Océan et **une fois accomplie une grande partie de la circumnavigation de l'Afrique**, en avait rapporté le récit selon lequel ce n'était pas la mer mais les vivres qui avaient pris fin. [...] (93) ...une grande courbe de rivage enferme une grande île dans laquelle il n'y a, à ce qu'on raconte, que des **femmes velues** sur tout le corps, qui **sans s'unir à un mâle, deviennent d'elles-mêmes fécondes** [cette dernière remarque est absente du ms. de Heidelberg], et dont le naturel est si sauvage et farouche que pour certaines c'est à peine si l'on peut les maintenir dans les liens pour les maîtriser. C'est là le récit qu'Hannon a rapporté et, comme il était revenu avec les dépouilles de ses victimes, il a trouvé créance. (94) Au-delà de ce golfe une haute montagne, **Theôn Ochema** comme l'appellent les Grecs, brûle de feux perpétuels. (95) Au-delà de la montagne il y a une colline verdoyante qui recouvre sur une longue distance un long rivage et d'où l'on voit les plaines, s'étendant à perte de vue, des **Égipans et des Satyres**. [...] il y règne le jour une solitude désolée et un silence plus désolé encore, la nuit scintillent une multitude de feux et que l'on peut voir apparaître un camp d'une vaste étendue, que **retentissent cymbales et tambourins** et que l'on entend des **flûtes aux sonorités surnaturelles**. (96) Puis viennent de nouveau des Éthiopiens, mais non plus riches comme ceux dont nous avons parlé, ni tout à fait de même aspect physique, mais plus petits⁵ et de mœurs grossières ; ils portent le nom d'**Hespériens**. Dans leur pays se trouve une **source** qui vraisemblablement doit être celle **du Nil** ; [...] Elle produit aussi du papyrus ainsi que des animaux qui, bien que plus petits, appartiennent cependant aux mêmes espèces [dont les crocodiles et les hippopotames]. (97) Tandis que les autres fleuves se dirigent vers l'océan, il est **le seul à s'en aller vers l'intérieur des terres** et en direction de l'orient, et l'on ne sait où il aboutit. On en infère que le Nil, issu de cette source et traversant pendant quelque temps des contrées impénétrables où son cours est donc ignoré, réapparaît à la vue là où, il se trouve en terrain praticable ; [...] (99) En face des Éthiopiens il y a les îles **Gorgades**, demeure autrefois, à ce qu'on dit, des Gorgones. Quant à la terre ferme, elle se termine au promontoire appelé **Hesperu Ceras** [c'est la graphie latine, tandis que la transcription du grec est *Hespérou Kéras*]. »

Comme le suggère A. Silberman, traducteur et commentateur de cet ouvrage (cf. Mela, 1988, p. XXX), « Pour Hannon, on peut être certain que Méla ne s'inspire pas directement ou indirectement de la version grecque (dite de Heidelberg) du Périple. » En effet, il omet Notou Keras (le cap du Sud, §17 du Périple), C/Kerné, et le grand fleuve plein de crocodiles et d'hippopotames (n°10), mais il rajoute les Gorgades et les Hespérides qui ne figurent pas dans le manuscrit de Heidelberg. Mais il précise toutefois qu'Hannon a effectué la plus grande partie de la circumnavigation de l'Afrique, ce qui indique implicitement qu'il a atteint le Notou Keras, c.-à-d. la pointe méridionale du "triangle" de l'Afrique (cf. Annexe 6* : 56, 4-6).

2* **Pline** (23-79 p.C.), **Histoire Naturelle**,

Livre II (Les Belles Lettres)

(168-169) « A l'opposé, du côté de **Gadès** [l'actuelle Cadix] et sans quitter l'Ouest, les navires parcourent aujourd'hui une grande partie de la mer du Sud en faisant le tour de la Maurétanie ; la plus grande partie de cette mer et de l'Orient fut révélée par les victoires d'**Alexandre le Grand jusqu'au golfe d'Arabie** [dans l'Antiquité, le *Sinus Arabicus* correspond habituellement à notre mer Rouge], où l'on reconnut, dit-on, au cours de l'expédition dirigée par C. César, fils d'Auguste [Caius Julius Caesar Vipsanianus, fils d'Agrippa et Julie, adopté par Auguste, mort en 4 aC des suites d'une expédition en Arabie du Nord], des épaves provenant du naufrage de navires espagnols. **Alors que la puissance de Carthage était florissante, Hannon fit le grand tour depuis Gades** [Cadix] **jusqu'aux frontières d'Arabie** et publia le récit de son périple, comme le fit aussi **Himilcon** [le frère d'Hannon] que l'on envoya dans le même temps connaître les abords extérieurs de l'Europe. »

5 « Pomponius Méla considérait, à l'époque de Claude, les Éthiopiens Hesperii ou Occidentaux comme plus petits (minores) que les Éthiopiens Orientaux. Si toute une tradition de l'anthropologie antique tenait les habitants des pays tropicaux pour particulièrement grands, la chaleur sèche avait pour effet, de l'avis d'autres érudits, de rabougrir les corps, et Strabon attribuait aux êtres vivant en Ethiopie une *μικροφύα*. De plus, à l'époque hellénistique, on considérait que le soleil exerçait une action de dessèchement encore plus brutale dans les pays tropicaux d'Occident, et Poseidonios, par exemple, estimait pour ces raisons que les Indiens « poussaient mieux » (*ἐβρυστέρον*) que les Éthiopiens. » (Desanges, 1978, p.31).

Dans cet extrait, l'*excursus* (remarque incidente) sur Hannon, vient juste après les expéditions d'Alexandre dans les parages du "golfe d'Arabie". Ce rapprochement qui est aussi fait de manière plus explicite par Arrien (voir *infra*, le commentaire de l'Annexe 3* : VIII, 3), impliquerait que, pour Pline, Hannon a dû s'avancer jusqu'à ce que l'on considèrerait alors comme le point le plus méridional de l'Afrique (le *Notou Ceras*) qui touchait, croyait-on à l'époque, la mer d'Arabie. Avec cette optique, le voyage d'Hannon était un quasi-périple, comme le souligne aussi Pomponius Méla, *supra*.

Les 2 extraits suivants du Livre II de Pline font partie d'une section (§235 à 242) où l'auteur recense les feux qui s'échappent de la terre : éruptions volcaniques, dégagement de méthane, feux de bitume,... et où il cite le "Théon Ochéma" qui figure dans le *Périple d'Hannon*.

(236) « *Cependant, parmi les merveilles du feu dans les montagnes, se place l'Etna qui brûle toutes les nuits, depuis tant de siècles, un aliment suffisant pour ses feux, alors qu'il est neigeux en période d'hiver et couvre de givre les cendres qu'il rejette.* » ...

(237) ... « *Chez les Éthiopiens, près du mont Hespéru [l'Hesperu Ceras, le promontoire Occidental], les plaines brûlent la nuit, comme étoilées.* » ...

(238) ... « *Cependant, les feux les plus violents sont ceux qui embrasent la chaîne d'Éthiopie appelée « Théon Ochéma » (char des Dieux), dont les jets de flammes sont rendus plus brûlants par l'ardeur du soleil. Tant il y a d'endroits, tant il y a d'incendies dont se sert la nature pour consumer les terres !* » ...

Livre V (site Remacle)

Ici, Pline mentionne la ville et le fleuve de Lixu/u/s, et caractérise le mont Atlas avec les mêmes caractéristiques (terreur/crainte religieuse, feux de nuit, sons de flûtes, tambours et cymbales) que dans les régions beaucoup plus méridionales du § 13 ("à 4 jours de navigation" du "Théon okhéma").

(1, 3) « *A 25.000 pas de Tingi [l'actuelle Tanger], sur la côte de l'Océan, est la colonie d'Auguste, Julia Constantia Zilis, qui fut soustraite à la domination des rois de la Mauritanie et attribuée à la juridiction de la Bétique [c.-à-d. l'actuelle Andalousie] ; à 32.000 pas de cette dernière ville est Lixos, dont l'empereur Claude a fait une colonie, et qui a été pour les anciens l'objet des récits peut-être les plus fabuleux: là fut le palais d'Antée et son combat avec Hercule ; là furent les jardins des Hespérides. La mer se répand en un estuaire à trajets sinueux ; aujourd'hui on explique le dragon et sa garde par cette disposition des lieux.* »

(1, 4) « *Dans cet estuaire est une île, qui, bien qu'un peu plus basse que le reste du terrain avoisinant, n'est pas cependant inondée à la marée montante ; on y voit un autel d'Hercule, et du célèbre bois qui produisait des pommes d'or il ne reste que des oliviers sauvages. On s'étonnera moins des mensonges extravagants de la Grèce sur ces jardins et sur le fleuve Lixus, si l'on songe que tout récemment des auteurs latins ont fait sur le même sujet des récits qui ne sont guère moins prodigieux : à savoir, que cette ville de Lixos est très puissante, et surpasse en étendue Carthage la Grande ; qu'en outre elle est située l'opposée de Carthage et à une distance presque immense de Tingi, et tous ces contes auxquels Cornélius Népos a ajouté foi avec tant d'avidité.* »

(1, 5) « *A 40.000 pas [1000 passus = 1 mille romain = 1,47385 km] du Lixus, dans l'intérieur des terres, est une autre colonie d'Auguste, Babba, appelée Julia Campestris, et à 75.000 pas une troisième colonie, Banasa, surnommée Valentia ; à 35.000 pas de cette dernière, la ville de Volubile [actuellement les ruines romaines de Volubilis, au nord de Meknes] également éloignée de l'une et de l'autre mer [de l'Atlantique et de la Méditerranée] ; sur la côte, à 50.000 pas du Lixus, le Subur, coulant le long de Banasa, fleuve magnifique et navigable: à 50.000 pas du Subur, la ville de Sala, placée sur un fleuve de même nom, déjà voisine des déserts, et infestée par des troupeaux d'éléphants, et bien plus encore par la nation des Autololes, que l'on traverse pour aller au mont Atlas, le plus fabuleux même de l'Afrique.* »

(1, 6) « *C'est du milieu des sables, dit-on, qu'il s'élève vers les cieux, âpre et nu du côté de l'Océan auquel il a donné son nom, mais plein d'ombrages, couvert de bois et arrosé de sources jaillissantes, du côté qui regarde l'Afrique, fertile en fruits de toute espèce, qui y naissent spontanément, et peuvent rassasier tout désir. Pendant le jour on ne voit aucun habitant ; tout y garde un silence profond, semblable au silence redoutable des déserts. Une crainte religieuse saisit les cœurs quand on s'en approche, surtout à l'aspect de ce sommet élevé au-dessus des nuages, et qui semble voisin du cercle lunaire. Mais la nuit il reluit de feux innombrables; les Aégipans et les Satyres le remplissent de leur allégresse ; il retentit des accords des flûtes et des musettes, du bruit des tambours et des cymbales [On apprend par Diodore de Sicile (1^{er} siècle aC) copiant Denys de Milet (IV^e s. aC) que ces instruments de musique étaient utilisés rituellement par les Atlantes, " le peuple le plus civilisé de ces contrées, et habitant un pays riche et contenant de grandes villes " selon Diodore de Sicile (III, 54)]. C'est ce que des auteurs renommés ont raconté, sans parler des travaux qu'Hercule et Persée y ont accomplis. Pour arriver à ce mont l'espace est immense et inconnu.* »

(1, 7) « *Il a existé des mémoires de Hannon, chef carthaginois, qui, à l'époque où Carthage était la plus florissante, reçut l'ordre d'explorer les côtes d'Afrique. La plupart des auteurs grecs et latins l'ont suivi, rapportant, entre autres fables, qu'il y fonda beaucoup de villes, dont il ne reste ni souvenir ni vestiges.* »

(1, 8) « *Scipion Émilien commandant en Afrique, l'historien Polybe reçut de lui une flotte avec laquelle il fit un voyage d'exploration dans cet autre monde. Il a raconté qu'allant de l'Atlas au couchant on trouve des forêts pleines des animaux propres à l'Afrique jusqu'au fleuve Anatis, dans un espace de 485.000 pas [1 pas romain = 0,741 m] ; que du fleuve Anatis au Lixus il y a 205.000 pas, et du fleuve Lixus au détroit de Cadix 112.000 pas ; que le golfe qu'on rencontre en venant de ce*

détroit s'appelle Saguti ; qu'on trouve la ville et le cap de Mulelacha, les fleuves Subur et Sala, le port Rutubis à 213.000 pas du Lixus ;

(1, 10) puis le fleuve Palsus, au-delà les Ethiopiens Pérorses, et derrière eux les Pharusiens, les Gétules Dariens, limitrophes des Pharusiens dans l'intérieur ; sur la côte, les Ethiopiens Daraites, le fleuve Bambotus, rempli de crocodiles et d'hippopotames ; plus loin, des chaînes continues de montagnes, jusqu'à celle que nous appellerons **Théon Ochema** [voir supra, 1* et 2* : II, 238]. De là jusqu'au promontoire Hespérien [Hesperu Ceras, le cap — ou golfe ? — Occidental], Polybe évalue la distance à dix jours et à dix nuits de navigation ; au milieu de cet intervalle il a placé le mont Atlas, que tous les autres ont mis à l'extrémité de la Mauritanie. »

Livre VI (site Remacle)

(XXXV, 9) « Il n'est pas étonnant que des formes monstrueuses d'hommes et d'animaux se produisent vers l'extrémité de l'Éthiopie ; car le feu, élément mobile, est l'artisan de la configuration du corps et de la ciselure des formes. »

(XXXV, 18) « L'Éthiopie est orientée du levant d'hiver au couchant d'hiver ; la partie qui est au midi a de vastes forêts ou l'ébène domine ; dans son milieu, une haute montagne, penchée sur la mer, brûle de feux éternels ; les Grecs l'ont appelée **Théon ochéma** (Char des dieux). De là, en quatre jours de navigation, on arrive au promontoire nommé Hesperion ceras (Corne occidentale), touchant à l'Afrique, près des Ethiopiens **hespériens**. Quelques-uns placent aussi dans ces parages des collines d'une médiocre hauteur, couvertes d'ombrages agréables, et séjour des **Aegipans et des Satyres**. »

(XXXVI, 2) « Éphore rapporte que les navigateurs qui y cinglent de la mer Rouge ne peuvent s'avancer, à cause des chaleurs, au-delà de certaines colonnes : on appelle ainsi de petites îles. D'après Polybe, **Cerné** est à huit stades [soit environ 1480 m si ce sont des stades romains] du continent, en face du mont Atlas, à l'extrémité de la Mauritanie. D'après Cornélius Népos, elle est à peu près à l'opposé de Carthage à 1.000 pas [= 1 mille romain, soit environ 1480 m] du continent, et n'a pas plus de 2.000 pas de tour.

(3) On parle encore d'une île Atlantis, en face de l'Atlas, et tirant d'Atlas son nom comme la montagne. A cinq jours de navigation de cette île sont des solitudes jusqu'aux Ethiopiens Hespériens, et au promontoire que nous avons appelé **Corne occidentale**, point où le front de la terre ferme commence à s'infléchir vers le couchant et vers la mer ~~vers la mer~~ Atlantique [manifestement, Pline compile ici un texte où le sens de la progression le long des côtes africaines se fait dans le sens des aiguilles d'une montre, comme lors de la circumnavigation commanditée par le pharaon Nechao ; cf. supra notre commentaire sur le §14]. On cite encore en face de ce promontoire les **îles Gorgades, jadis le séjour des Gorgones**, à deux jours de navigation du continent, ainsi que le rapporte Xénophon de Lampsaque. [Dans Diodore de Sicile, il y a un passage (III, 54) où l'on peut voir qu'il y a aussi un certain rapport mythologique entre les Gorgones et les régions atlantiques de l'Atlas : « Comme les Atlantes étaient souvent attaqués par les Gorgones, établies dans le voisinage, et qui de tout temps étaient leurs ennemies, la reine Myrina alla combattre les Gorgones dans leur pays, à la prière des Atlantes ». **Hannon**, général des Carthaginois, y a pénétré, et il a rapporté que **les femmes avaient le corps velu**, que les hommes s'échappèrent par la rapidité de leur course ; et il consacra dans le temple de Junon, en témoignage de son expédition et comme curiosité, **les peaux de deux** [trois dans le ms. de Heidelberg] **Gorgones, qu'on y a vues jusqu'à la prise de Carthage**. Plus loin encore que les îles Gorgades, sont, dit-on, deux îles des Hespérides. Au reste, tout cela est tellement incertain, que Statius Sebosus a évalué la distance entre les îles des Gorgones et les îles des Hespérides à quarante journées de navigation le long de l'Atlas, et à une journée de navigation la distance entre les Hespérides et la Corne occidentale. Les renseignements sur les îles de la Mauritanie ne sont pas plus certains. On sait seulement qu'il y en a quelques-unes en face des Autololes découvertes par **Juba**, qui y avait établi des fabriques de pourpre de Gétulie [dans les « îles Purpuraires », îlots situées à proximité immédiate de Mogador, aujourd'hui Essaouira, i.e. l'emplacement le plus justifié archéologiquement pour positionner Cerné]. »

3* **Arrien** (95-180 aC), **Histoire d'Alexandre. L'anabase d'Alexandre le Grand et l'Inde** (Éditions de Minuit, 1984)

Arrien (Lucius Flavius Arrianus, à cheval sur les Ier et IIe siècles), occupant de hautes fonctions administratives et militaires dans l'empire romain (sous Trajan et Hadrien), est un Grec né en Asie mineure et tenu pour le meilleur auteur du récit de l'Antiquité sur Alexandre le Grand. Ici, à la fin de son Livre VIII consacré à l'Inde, il se contente, en quelques lignes, de citer laconiquement le périple du Carthaginois en mentionnant la durée de la navigation après avoir mis le cap au Sud.

(VIII, 43) « Mais le promontoire dont Néarque dit qu'il leur est apparu s'avancant face à la Carmanie [ce promontoire correspond à la pointe NE de la péninsule Arabique-Nord-Oman qui fait face aux côtes du Makran irano-pakistanaï (i.e. l'antique Carmanie) que longe Néarque, le commandant de la flotte d'Alexandre le Grand, chargé de reconnaître une nouvelle route maritime entre l'Indus et le Golfe Persique, et explorant à cette occasion la mer d'Arabie], personne n'a jamais été capable de le contourner et de passer de l'autre côté. Je crois bien que si, dans ces parages, la mer était navigable et accessible, l'ardeur à entreprendre d'Alexandre aurait prouvé qu'elle était l'un et l'autre. D'ailleurs, le Libyen **Hannon, parti de Carthage**, franchit les Colonnes d'Héraclès et déboucha dans l'Océan, ayant la Libye à bâbord ; il navigua vers l'est [sic ; on pourrait supposer qu'Arrien se réfère au cabotage entre le cap Vert/Dakar et le delta du Niger ; mais il est probable qu'il se réfère à **l'un des schémas cartographiques de l'Antiquité pour la forme de l'Afrique**⁶] pendant

6- la forme de ce continent était généralement imaginée soit comme un triangle rectangle dont l'hypoténuse — jusqu'au golfe d'Aden — correspondait aux rivages atlantiques, soit à un trapèze avec un côté atlantique également orienté NW-SE et le côté le plus à l'est descendant jusqu'au Notou Keras des Anciens,

trente-cinq jours en tout. Mais, quand il obliqua vers le sud, il se heurta à de nombreuses difficultés, du fait du manque d'eau douce, de la **chaleur torride** et des **ruisseaux de feu qui se jetaient dans l'Océan.**»

En commentaire de cet extrait, on reproduira l'opinion pertinente de Desanges (1978, p.71) : « *L'excursus relatif à Hannon, introduit par une liaison dont la gaucherie est bien suspecte, et ne peut avoir d'autre justification logique que d'illustrer la théorie selon laquelle il y a des côtes inaccessibles aux navires le long de l'océan Méridional, telles celles de l'Arabie méridionale. C'est à peu près la même raison logique qui réunit, dans un passage de Pline [voir plus haut, Annexe 2*, extrait 168-169], les exploits d'Alexandre et ceux d'Hannon, auxquels le Naturaliste ajoute le témoignage plus récent, de Caius Caesar, petit-fils d'Auguste. Or les limites de la navigation dans l'océan Méridional étaient imposées par la traversée, dans le sens de sa longueur, d'une zone brûlante, à la lisière des possibilités de vie. Cette conception remonte au moins à Parménide. Aristote (Météor. II, 5, 11) interdit à l'homme l'espace intertropical.* »

4* Pseudo-Aristote (école péripatéticienne, post-322 aC), de **Mirabilibus Auscultationibus** (en grec ; site Remacle)

Pseudo-Aristote est le nom que l'on a donné à des auteurs anonymes qui se prétendaient le véritable Aristote ou dont on a cru que c'était le cas, comme pour le manuscrit du *Mirabilibus Auscultationibus* (Récits Miraculeux).

(37) « *On dit aussi que la région située en dehors des colonnes d'Heraklès brûle ; une partie tout le temps, et une partie seulement la nuit, comme le relate le périple d'Hannon.* »

5* Athénée (de Naucratis, auteur grec né vers 170 pC), **Deipnosophistes**, Livre **III** (site Remacle)

Athénée, dans son "Banquet des sophistes", traitant des savoirs de la table (et de nombreux autres sujets), aborde le problème du citron et de son rapport avec la pomme des Hespérides, région plus ou moins mythique localisée devant les côtes du Maroc, ce qui lui permet d'évoquer, en passant, le voyage d'Hannon.

(83, c) « *Emilien prit la parole, et dit : "Juba, roi de Mauritanie, homme très savant, fait mention du citron dans ses mémoires sur la Libye, et assure que dans cette contrée on l'appelle pomme des Hespérides, que c'est de là qu'Hercule apporta en Grèce les pommes, que leur couleur fit appeler pommes d'or. Selon le soixantième livre de l'histoire d'Egypte, que nous a laissée Asclépiade, la terre produisit ce fruit pour les noces de Jupiter et de Junon."*

Démocrite les regardant, leur dit : Soit! que Juba en ait fait mention : eh! laissez-le là avec ses commentaires sur la Libye, aussi bien que les courses vagabondes de Hannon. Pour moi, je soutiens que le mot citron ne se trouve dans aucun écrit ancien. »

6* Solin (IIIe ou IVe siècle pC), **Polyhistor** ou **Collections de Choses Mémorables** (Site Remacle & Solino, ed. Gredos, 2001)

Caius Julius Solinus, est un compilateur latin, essentiellement de Pline, qui rapporte toutes sortes de curiosités et qui eut beaucoup de succès au Moyen Âge.

(24, le Mont Atlas 8-15)

Solin, dans cette partie consacrée à la majestueuse montagne de l'Atlas, reprend les détails de Pline (V, 1, 6) : le silence inquiétant, les feux nocturnes, les Égipans et leur musique... La mention des crocodiles et hippopotames a été abordée dans les Remarques sur le texte du *Périple*.

« *Le **mont Atlas** s'élance du sein de ces immenses plaines de sable pour cacher sa tête au-dessus des nues, dans le voisinage de l'orbite lunaire. Du côté de l'Océan, auquel il a donné son nom, il n'y a que des sources, de sombres bois, d'âpres rochers, de la stérilité, une terre nue et sans verdure ; mais en regard de l'Afrique, il étale de riches productions qui naissent d'elles-mêmes [...]. Son sommet est toujours couvert de neige. On trouve dans ses bois des quadrupèdes, des serpents, d'autres animaux, même des éléphants. **Le jour, il y règne un silence universel** et l'horreur des déserts ; **la nuit, on voit briller des feux**, on entend le bruit de la **danse des Egipans, les accords de la flûte, le son des cymbales** qui retentissent sur toute la côte. Il est distant de Lix [**Lixus**, le grand et le plus ancien comptoir phénico-punique du Maroc] de deux cent cinq mille pas : Lix est à cent douze milles du détroit de Gadès. [...]. **Son sommet, inaccessible à tout autre, fut atteint par Persée** et par Hercule, comme l'atteste l'inscription des autels. Du côté du couchant, entre l'Atlas et le fleuve Anatis, et sur un espace de quatre cent quatre-vingt-seize mille pas, sont des forêts infestées par des bêtes farouches.*

*Aux environs de l'Atlas coulent d'autres fleuves qu'il ne faut pas omettre ; quoique à une certaine distance de cette montagne, ils sont, pour ainsi dire, de son domaine : l'Asana, où remonte la marée ; le Bambothe, dont les eaux nourrissent **une quantité considérable de crocodiles et d'hippopotames**. Plus loin est un fleuve dont les flots noirs coulent au milieu de régions brûlées et solitaires, où la chaleur toujours active d'un soleil plus ardent que le feu, dévore et consume. Voilà sur l'Atlas, que les Maures appellent Adderis [une corruption du mot berbère *adrar* qui signifie "montagne"], ce que nous ont appris et le **Périple d'Hannon**, et Juba, fils de Ptolémée, qui fut roi des deux Mauritanies. Suétone Paulin a mis la dernière main aux connaissances relatives à ce sujet, lui qui, le premier et presque le seul, a porté au-delà de l'Atlas les étendards romains.* »

l'actuel cap Guardafui, ce dernier ayant une position plus méridionale que l'extrémité sud du côté atlantique du trapèze, l'Hesperou Keras. Une autre option considérait que l'Afrique se prolongeait, au sud, par un continent austral, empêchant ainsi tout contact maritime entre les océans Atlantique et Indien ; c'est le modèle adopté par Claude Ptolémée —IIe s. de notre ère— dans sa *Géographie* et sa fameuse Carte du monde connu.

(30, L'Éthiopie 14-15)

L'auteur, friand de fables fantastiques, évoque, sans le nommer explicitement, le *Théon Ochema*, montagne située au midi de l'Afrique avec ses feux éternels gardés par des dragons. Cette montagne se trouve au midi de l' "Éthiopie", donc à proximité du *Notou Keras* (la Corne du Sud) qui marque, selon les représentations géographiques de l'époque, l'extrémité méridionale de l'Afrique au-delà de laquelle on pénètre dans les mers circum-arabiques (voir *infra*, en 56). Le *Théon Ochéma* serait alors une balise emblématique de cette configuration géographique.

« *L'Éthiopie, dans son ensemble, se dirige de l'orient d'hiver à l'occident d'hiver. Tout ce qui est au sud présente de verdoyantes forêts. Au midi s'élève également une montagne qui domine la mer, et qu'embrasent des flammes éternelles, un feu qui brille toujours. Au milieu de cet embrasement sont des dragons en grande quantité. Les véritables dragons n'ont pas de gueule avec laquelle ils puissent mordre, mais des espèces de conduits par lesquels ils respirent et font sortir leur langue. Leur force n'est pas dans les dents, mais dans la queue, et c'est par des coups de queue plutôt que par la gueule qu'ils présentent du danger* »

(56, Retour vers l'océan Atlantique 4-6)

Solin reprend ici une de théories antiques sur **la cartographie de l'Afrique** (voir Annexe 3*, note de VIII, 43) qui aurait une forme vaguement triangulaire et qui implique que, venant de l'Inde, une fois passé l'angle méridional (le *Notou Keras*) on pénètre dans l'océan Atlantique. Le contact entre l'océan Indien (et ses mers circum-arabiques) avec l'Atlantique se fait au cap Mossylites qui sépare la mer Azanienne (i.e. les côtes somaliennes qui vont du bout de la corne de l'Afrique à l'équateur, et donc considérées comme "atlantiques") des côtes de la Somalie du Nord qui bordent le sud du golfe d'Aden. Pour la géographie moderne, le "cap" Mossylites (l'actuel Ras Hantara) n'est pas très proéminent et se trouve à quelque 150 km du cap Guardafui, la véritable pointe de la corne de l'Afrique. Pour la représentation antique de cette dernière, on peut se reporter à la *Géographie* de Claude Ptolémée (IIe siècle pC, qui, lui, n'adopte pas le schéma triangulaire pour l'Afrique) où la "pointe" de la corne est beaucoup plus émoussée, avec ces deux caps ayant une importance équivalente. Revenons à Solin :

« *Il est temps de revenir à l'Océan, de retourner vers l'Éthiopie : en effet, comme nous l'avons dit, il y a longtemps déjà que l'océan Atlantique commence à l'ouest et à l'Espagne, il convient d'aborder les parties du monde où il commence à prendre ce nom. La mer Azanienne [qui baigne les rivages somaliens] s'étend jusqu'aux rivages de l'Éthiopie ; l'Éthiopie jusqu'au cap de Mossyle [cap Mossylites ou Mossylicus], et là reparait l'océan Atlantique. La plupart des écrivains pensent que l'extrême ardeur du soleil rend ces parages inabordables ; Juba, en faisant, à l'appui de son assertion, l'énumération des peuples et des îles, prétend que toute cette mer, de l'Inde à Gadès, est navigable, mais toutefois par le souffle du corus [vent du coucher d'été, soufflant de l'W-NW], qui peut pousser quelque flotte que ce soit au-delà de l'Arabie, de l'Égypte, de la Mauritanie, pourvu que la navigation s'opère en partant du cap indien, nommé par les uns Lepté-Acra, par les autres Drepanum. [erreur originelle de Plinius : ces caps se trouveraient en Afrique]... »*

Dans l'extrait suivant, Solin mentionne Hannon et reprend le texte de Plinius (V, 1, 6 ; XXXVI, 3 ; cf. Annexe 2*) avec les îles Gorgades, les Gorgones et les femmes velues, et cite une deuxième fois Hannon.

(56, les îles Gorgades 10-12)

« *Les îles Gorgades sont situées, dit-on, en face du cap Hespérocéras [le cap des Hespérides]. Les Gorgones les ont jadis habitées, et aujourd'hui encore un peuple monstrueux les occupe. Elles sont à deux jours de navigation du continent. Xénophon de Lampsaque [auteur grec dont on ne sait pas grand chose, sinon qu'il est cité par Plinius et Solin] dit qu'Hannon le Carthaginois pénétra dans ces îles, et qu'il y trouva des femmes d'une extrême agilité, et que parmi celles qui s'étaient montrées, on en prit deux [trois dans le manuscrit d'Heidelberg] qui avaient le corps tellement rude et velu que, soit comme preuve du fait, soit comme monument de cette merveille, on suspendit leurs peaux dans le temple de Juron, où elles restèrent jusqu'à la prise de Carthage. Au-delà des Gorgades sont les îles Hespérides, qui, selon Sébose, se prolongent dans la mer à une distance de quarante jours de navigation* ».

La dernière citation de Solin aborde la localisation des sources du Nil dont les Anciens pensaient qu'il prenait sa source près des rivages atlantiques du NW de l'Afrique, d'où le rappel des expéditions carthaginoises. Mais l'intérêt de ce texte résulte de la comparaison de 2 versions de l'œuvre de l'auteur

1/ La première, celle reproduite dans le site Remacle, est la première traduction française de Solin, réalisée par M. A. Agnant et publiée par Panckoucke en 1847. Bibliothèque latine-française (Seconde série).

(32, Sur l'origine et la nature du Nil 2) « *L'Égypte s'étend au midi, clans les terres, jusqu'à ce qu'enfin elle ait l'Éthiopie derrière elle. Sa partie inférieure est limitée par le Nil, qui se divise au lieu que l'on nomme Delta, et forme par ses branches une espèce d'île ; ce fleuve, d'ailleurs, vient de sources presque inconnues, comme nous le dirons plus tard. Il sort d'une montagne de la Mauritanie inférieure, qui n'est pas éloignée de l'Océan. Voilà ce que l'on trouve consigné dans le Périple d'Hannon, et ce que nous a transmis le roi Juba. Il forme aussitôt un lac que l'on nomme Nilide.*

On présume que là est la source du Nil, puisque l'on y trouve les herbes, les poissons, les animaux que produit le Nil ; et si la Mauritanie, d'où il sort, est inondée par des fontes de neiges plus considérables ou des pluies plus abondantes qu'à l'ordinaire, les crues se montrent en Égypte dans la même proportion. Mais au sortir de ce lac, il disparaît sous les sables, et se cache dans des cavités souterraines ; puis, s'élançant plus majestueux dans la Mauritanie Césarienne, il offre les mêmes

caractères qu'à sa source, se cache de nouveau, et ne reparait enfin qu'après avoir atteint, après un long cours, les contrées de l'Éthiopie. En reparaisant, il forme le Niger, fleuve qui, comme nous l'avons dit, est la limite de l'Afrique. Les indigènes lui donnent le nom d'Astape, qui veut dire eau prenant sa source dans les ténèbres [...]; arrivé enfin à la cataracte, nom que les Égyptiens donnent à certains réservoirs du Nil, il devient plus paisible, et perdant le nom de Niger, il suit un cours tranquille. Il se jette par sept bouches au midi de la mer d'Égypte. »

2/ Dans l'édition moderne (mais sans le texte latin correspondant) et académique espagnole (Solino, 2001), l'expression mise *supra* en caractères gras et soulignés est remplacée par “ **Ainsi le disent les Livres Puniques : et l'on sait que c'est le roi Juba qui rapporte cette information.** ”

Le traducteur et commentateur espagnol, F. J. Fernandez Nieto précise (note 960) : « Les dénommés Livres Puniques ont été sûrement des écrits de type géographique qu'utilisaient Juba [Juba II] et Salluste et parmi eux on trouvait les œuvres complètes de Hannon et de Magon ; ils firent par la suite partie de la bibliothèque royale des Numides dont hérita le roi Hiempsal, père de Juba Ier. » **Juba II** (v.25 aC-23 pC), fils de Juba Ier (60-46 aC) et petit-fils de Hiempsal II (88-60 aC ; descendant de Massinissa, premier roi de la Numidie unifiée) a été élevé à Rome, dans la famille impériale. Ce Berbère numide, très romanisé administre son royaume de Maurétanie (capitale Césarée/Cherchell) pour le compte de l'empereur Auguste. Mais il est surtout connu pour sa très grande érudition dans les sciences (géographie, histoire, botanique, médecine) et les lettres. Il organise des expéditions à la recherche des sources du Nil, et reconnaît l'archipel des Canaries. Son abondante et diverse œuvre écrite n'a pas été conservée mais elle a permis à plusieurs auteurs grecs et latins (dont Tite Live, Alexandre de Milet, Diodore de Sicile, Pline) d'y puiser leur documentation tant elle était riche, auteurs grâce auxquels nous en sont parvenus des échos.

La mention des *Livres Puniques* figure aussi chez deux autres auteurs latins. Chez Salluste (86-34 aC), dans *la Guerre de Jugurtha* (17, 7) : « Les **livres carthaginois** attribués au roi Hiempsal m'ont été expliqués : ils s'accordent avec les idées des gens de là-bas ; je vais les résumer, laissant d'ailleurs à mes répondants la responsabilité de leurs dires. », et chez Ammien Marcellin (v.330-v.315 pC) dans son *Histoire* (XXII, 15, 8) : « De son côté, le roi Juba soutient, sur la foi des **livres puniques**, que le Nil sort d'une montagne de Mauritanie, voisine de l'Océan ; et la preuve en est, dit-il, que les similaires des plantes, des poissons et des quadrupèdes vivant dans le fleuve ou sur ses bords, se retrouvent tous dans les eaux ou sur le sol de cette contrée. »

Cette triple mention latine de sources carthaginoises renforce l'hypothèse, pour l'origine du manuscrit grec du *Périple d'Hannon*, de sources multiples (cf. Desanges et Gonzales Ponce, cités plus haut dans “Source du texte”), que ce soit par l'entremise des rois numides ou non, et différentes des prétendues plaques pendues au temple de Ba'al Hamon.

Textes de l'Antiquité se rapportant aux Phénico-Puniques et à l'Afrique

7* Hérodote (480-420 aC.), *L'Enquête*, Livre IV

Version Andrée Barget, Folio/Gallimard (1964/85).

Voici le très célèbre passage d'Hérodote (et l'unique source d'information) concernant la circumnavigation de l'Afrique en 3 ans, et dans le sens des aiguilles d'une montre, par un navire phénicien, au passage du VIIe au VIe siècles et réalisé à la demande du pharaon Nechao, régnant en Égypte de 610 à 595 aC.

(42) « Je m'étonne vraiment qu'on ait pu diviser le monde en trois parties : Libye, Asie, Europe, quand il y a tant de différences entre ces régions. Car, si l'Europe a en longueur la même étendue que les deux autres contrées ensemble, sa largeur, à mon avis, n'admet pas la comparaison. la Libye, est nous le savons entièrement entourée par la mer, sauf du côté où elle touche à l'Asie ; le roi d'Égypte Nécos [Néchao] en a le premier à notre connaissance donné la preuve : quand il eut terminé le percement du canal qui va du Nil au golfe Arabique [mer Rouge ; en l'occurrence, le golfe de Suez], il fit partir des vaisseaux montés par des Phéniciens, avec **mission de revenir en Égypte par les Colonnes d'Héraklès** [déroit de Gibraltar] et la mer septentrionale [la Méditerranée]. Partis de la mer Érythrée [mer Rouge] les Phéniciens parcoururent la mer méridionale : à l'automne ils débarquaient sur la côte de Libye [Afrique], à l'endroit où les avait menés leur navigation, ensemençant le sol et attendaient la récolte ; la moisson faite, ils reprenaient la mer. Deux ans passèrent ainsi ; la troisième année, ils doublèrent les Colonnes d'Héraklès et retrouvèrent l'Égypte. Ils rapportèrent un fait que j'estime incroyable, si d'autres y ajoutent foi : en contournant la Libye, dirent-ils, ils avaient le soleil à leur droite [en effet, dès que l'on passe le tropique du Capricorne en venant de la mer Rouge et naviguant dans le sens horaire, le soleil zénithal est toujours au N, et passé le cap de Bonne Espérance, le soleil se lève sur tribord].

(43) **Ce voyage est le premier qui nous ait fait connaître la Libye ; ensuite, ce sont les Carthaginois qui nous ont renseignés.** »

8* Hérodote, Livre IV

Hérodote, le *Père de l'Histoire* pour Cicéron, nous décrit, ici, le troc muet de marchandises entre les Carthaginois et les indigènes des côtes du Maroc.

(196) « D'après les Carthaginois encore, il y a **sur la côte libyenne un point habité, au-delà des Colonnes d'Héraclès**, où ils abordent et débarquent leurs marchandises ; ils les étalent sur la grève, regagnent leurs navires et signalent leur présence par une colonne de fumée. Les indigènes, qui voient la fumée, viennent au rivage, déposent sur le sable de l'or pour payer les marchandises et se retirent ; les Carthaginois descendent alors examiner leur offre ; s'ils jugent leur cargaison bien payée, ils ramassent l'or et s'en vont ; sinon ils regagnent leurs navires et attendent. Les indigènes reviennent et ajoutent de l'or à la somme qu'ils ont déposée, jusqu'à ce que les marchands soient satisfaits. Tout se passe honnêtement, selon les Carthaginois : ils ne touchent pas à l'or tant qu'ils jugent la somme insuffisante, et les indigènes ne touchent pas aux marchandises tant que les marchands n'ont pas ramassé l'or. »

9* Le *Périple du Pseudo-Scylax* est un texte grec datant possiblement du IV^e siècle avant notre ère. On lui aurait accolé le nom de *Scylax* en référence à un navigateur grec mentionné par Hérodote (IV, 44), Scylax de Caryanda, originaire de Carie, qui aurait exploré, au VI^e siècle avant notre ère, les côtes de l'océan Indien pour le compte de Darius I^{er}, roi des Perses.

Le texte du Pseudo-Scylax décrit une circumnavigation, dans le sens horaire, de la mer Méditerranée et de la mer Noire, en commençant par la péninsule Ibérique et en finissant par l'Afrique de l'ouest, au-delà du détroit de Gibraltar. Certains érudits ont pensé que la section africaine était clairement inspirée du *Périple d'Hannon*. Mais pour d'autres exégètes, parmi lesquels le grand spécialiste d'Hannon le Navigateur, Jehan Desanges : « *Malgré un matériel toponymique commun aux deux périple, fort réduit d'ailleurs, on ne peut admettre que le Périple du Pseudo-Scylax dépende du Périple d'Hannon. Bien au contraire, on peut soupçonner que le Périple du manuscrit de Heidelberg a été influencé en quelque manière par notre Périple [du Pseudo-Scylax]* » (Desanges, 1978 ; Partie I, chapitre 7, p.96).

Voici un extrait de la section "Libye" de ce périple, traduit en français par J.C. Poncelin en 1797, sous le titre de *Voyage de Scylax de Caryande en Europe, en Asie et en Lybie* et publié dans le site de Philippe Remacle (<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/skylax/voyage.htm>). Il donne quelques indications sur la côte jusqu'à l'île de Cerné et où il décrit les scènes de troc entre les Puniques et les indigènes qui sont désigné comme Éthiopiens, c.-à-d., en principe, mélanodermes et non de type berbère comme l'on pourrait (en principe !) s'y attendre.

De la Libye, (45) « On trouve ensuite le grand fleuve *Lixos*, sur les bords duquel est une ville phénicienne du même nom, et, en face d'elle, sur le bord opposé, une autre ville avec un port. Après le fleuve *Lixos* vient le *Crabis*, sur lequel est *Thymiateria*, ville phénicienne avec un port. En sortant de cette dernière ville, vous découvrez le promontoire de *Solænte*, qui s'avance beaucoup dans la mer. Cette région-là est la plus célèbre de la Libye. C'est là que viennent les différents peuples qui habitent, pour y exercer leur piété envers les Dieux. Au haut du promontoire est un grand autel consacré à la douleur et à Neptune. Sur cet autel, que l'on dit construit avec beaucoup d'art, sont des images de lions, de dauphins. Sur le promontoire *Solænte*, coule un fleuve qu'on appelle *Xion*, et dont les bords sont habités par une tribu d'Éthiopiens, appelés sacrés. Près de là est l'île **Cerné**.

La navigation, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au promontoire *Hermès*, est de deux jours depuis ce dernier lieu jusqu'au promontoire de *Solænte*, de trois jours ; et de *Solænte* jusqu'à **Cerné**, de sept jours. Tout ce trajet depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'île de **Cerné**, est de douze jours. Les mers qui sont au-delà de cette île, ne sont plus navigables, à cause de bas-fonds, des bancs de sables, et de l'algue marine qui couvre sa surface. Cette plante a une palme de largeur, et elle finit en une pointe tellement acérée, qu'elle tranche tout ce qui s'offre sur la surface de l'eau.

Tous les comptoirs qui sont dans ces parages, appartiennent aux Phéniciens. Lorsqu'ils arrivent dans l'île de **Cerné**, ils amarrent leurs bâtiments, tendent leurs tentes et, à l'aide de petits vaisseaux plats, ils transportent leurs marchandises sur le continent. Ceux avec lesquels ils trafiquent, sont les Éthiopiens. Ils leur vendent des peaux de cerfs et de lions, et des pierres précieuses, des peaux et des dents d'éléphants, et des troupeaux de bêtes domestiques. Les plus riches ameublements de ces Éthiopiens consistent dans des vases ciselés et dans des bouteilles d'ivoire : Les femmes ont pour ornement des bracelets d'ivoire. Ils emploient aussi cette parure pour décorer leurs cheveux Ces peuples sont, de tous ceux que nous connaissions, les plus grands ; car ils ont plus de quatre coudées de haut : quelques-uns même ont jusqu'à cinq coudées. Ils portent la barbe et les cheveux longs ; ce sont les plus beaux hommes de la terre. Celui qui, parmi eux, a la plus belle taille devient leur chef. Ils sont excellents cavaliers, et archers très adroits. Ils décochent leurs flèches, durcies au feu, avec une dextérité merveilleuse Les négociants Phéniciens portent aussi à ces peuples de l'onguent d'Égypte, des béliers châtrés, des tuiles attiques et des vases. C'est pendant les fêtes de la nation que se fait ce commerce de la vaisselle. Les Éthiopiens sont carnivores et emploient le lait pour leur boisson ; cependant ils ont l'usage du vin qu'ils tirent en abondance des vignes qu'ils cultivent. Ils ont une grande ville où les Phéniciens vont porter leurs marchandises. Quelques-uns prétendent que les Éthiopiens habitent un vaste territoire qui confine par l'intérieur des terres à l'Égypte, et de l'autre à la mer. Ils assurent que la Libye n'est autre chose qu'une presqu'île. »

10* Strabon (v.63 aC-v.25 pC), *Géographie*, Livre I (site Remacle)

Strabon, parlant des Phéniciens, écrit qu'ils avaient déjà commencé à reconnaître les côtes atlantiques de l'Afrique au-delà du détroit de Gibraltar, peu après la guerre de Troie, c.-à-d. vers la fin du II^e millénaire avant notre ère.

(3, 2) : « Tout le monde connaît en outre la thalassocratie de Minos et le grand périple des Phéniciens qui, peu de temps après la guerre de Troie, franchirent les colonnes d'Hercule, en explorèrent les abords et la côte de Libye jusqu'à moitié environ de sa longueur, fondant partout des villes sur leur passage. »

11* Strabon, Livre XVII (site Remacle)

Strabon décrit l'emplacement de la ville de Lixus/Lixos, située sur l'estuaire du fleuve homonyme (aujourd'hui l'oued Loukkos), à 4km en amont de son embouchure où est édifiée l'actuelle Larache. Lixus a été un encreage primordial dans l'implantation des Phénico-Puniques sur les côtes atlantiques du Maroc.

(3, 2) : « *Les peuples qui l'habitent [la partie NW du Maroc] sont appelés Maurusii par les Grecs, Mauri par les Romains et par les indigènes : ils sont d'origine libyque et forment une nation puissante et riche en regard des Ibères, dont ils ne sont séparés que par un bras de mer, le fameux détroit des colonnes d'Hercule si souvent cité dans le présent ouvrage. Une fois hors du détroit, si l'on gouverne à gauche, on voit se dresser sur la côte de Libye une haute montagne, l'Atlas des Grecs, le Dyrus des Barbares. Un contrefort de cette montagne forme en s'avancant dans la mer l'extrémité occidentale de la Maurusie : c'est ce qu'on appelle les Côtes. Tout près de ce cap, mais un peu au-dessus de la mer, est une petite ville connue des Barbares sous le nom de Trinx et qui est appelée Lynx dans Artémidore, Lixus dans Eratosthène. A cette ville correspond de l'autre côté du détroit la ville de Gadira et le trajet de l'une à l'autre de ces villes mesure 800 stades, tout juste autant que la distance de chacune d'elles au détroit des Colonnes, correspond de l'autre côté du détroit la ville de Gadira et le trajet de l'une à l'autre de ces villes mesure 800 stades, tout juste autant que la distance de chacune d'elles au détroit des Colonnes.* »

12* Strabon, Livre I, Texte établi et traduit par Germaine Aujac. Les Belles Lettres (1969)

Strabon met en garde contre les fables que l'on raconte sur les régions situées au-delà du détroit de Gibraltar (voir aussi 16*).

(3, 2) « ... , pour ce qui se trouve à l'extérieur des Colonnes d'Hercule, il [Eratosthène] a cru à beaucoup de racontars, nommant l'île de Cerné et autres lieux qu'on ne désigne plus nulle part de nos jours. »

13* Strabon, Livre II, (site Remacle ; traduction Amédée Tardieu, 1867)

Ici, Strabon rappelle quelques opinions à propos de l'inhabitabilité plus ou moins étendue de la zone torride.

(2, 1) « *Voyons maintenant ce que dit Posidonius [v. 135 – v. 51 aC ; grand savant grec de Syrie dont toute l'œuvre écrite a disparu] dans sa Description de l'Océan. Comme cet auteur paraît avoir traité son sujet surtout au point de vue de la géographie, tantôt de la géographie proprement dite, tantôt de la géographie plus spécialement mathématique, on ne trouvera point étrange que nous nous soyons proposé d'examiner aussi quelques-unes de ses opinions soit ici même, soit dans le courant de notre ouvrage, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera, sans vouloir pourtant donner à notre examen un développement démesuré. Une première question éminemment géographique, est celle qu'aborde Posidonius quand il suppose la sphéricité de la terre et du monde et qu'il admet comme une des conséquences légitimes de cette hypothèse la division de la terre en cinq zones.*

(2, 2) *C'est à Parménide [fin du VIe-milieu du Ve siècles aC ; philosophe d'Élée, colonie grecque en Campanie, sur la côte tyrrhénienne] qu'il attribue la première idée de cette division en cinq zones, mais il ajoute que ce philosophe prêtait par le fait à la zone torride une largeur double de celle qu'elle a réellement, en lui faisant dépasser les tropiques de manière à ce qu'elle empiétât de part et d'autre sur les zones tempérées. Posidonius rappelle ensuite comment Aristote donnait le nom de zone torride à la région comprise strictement entre les tropiques et celui de zones tempérées aux deux régions comprises entre les tropiques [Météorologiques, II, 5, 362b] et les cercles arctiques. Mais il condamne ce second système comme le premier et en fait il a raison. Suivant lui, le nom de zone torride ne s'applique qu'à la région que la chaleur rend inhabitable ; or, dans la légion comprise entre les tropiques, la partie inhabitable ne représente qu'un peu plus de la moitié de la largeur totale, à en juger par l'étendue du pays que les Éthiopiens habitent au-dessus de l'Égypte : l'équateur, en effet, divise exactement par la moitié tout l'intervalle des tropiques, et, si l'on compte depuis Syène, limite du tropique d'été, jusqu'à Méroé, 5000 stades⁷ plus 3000 jusqu'au parallèle de la Cinnamomophore, seuil de la zone torride, 8000 stades en tout pour un espace d'ailleurs facile à mesurer, puisqu'on le parcourt à volonté et par mer et par terre, le reste, jusqu'à l'équateur s'entend, se trouve être, d'après l'évaluation que donne Ératosthène de l'étendue totale de la terre, de 8800 stades, d'où il suit que l'intervalle des tropiques, par rapport à la largeur de la zone torride, sera comme 16000 [lis. 16800] est à 8800. Et adoptât-on de toutes les évaluations récemment faites celle qui réduit le plus l'étendue de la terre, celle de Posidonius, par exemple, qui la fait de 180 000 stades, tout au plus trouverait-on que la zone torride équivaut à la moitié ou à un peu plus de la moitié de l'intervalle des tropiques, mais on ne trouverait jamais qu'elle pût être égale à cet intervalle et se confondre pleinement avec lui. En outre, ajoute Posidonius, comment peut-on faire des cercles arctiques, qui n'existent point pour tous les climats et qui ne sont point partout les mêmes, les bornes ou limites des zones tempérées, lesquelles sont immuables ? Cette circonstance, à vrai dire, que les cercles arctiques n'existent pas pour tous les climats, n'a pas grande valeur comme objection, puisqu'ils existent nécessairement pour tous les habitants des zones tempérées et que ces zones qui plus est ne sont dites tempérées que par rapport à ces cercles. L'autre circonstance, en revanche, qu'ils ne sont pas partout les mêmes et qu'ils sont sujets à varier est un argument excellent.* »

7- mesure de distance gréco-romaine qui varie suivant les époques et les lieux : en gros de 177 à 198 m ; pour sa mesure de la circonférence de la Terre, au IIIe s. aC, Ératosthène a utilisé le stade égyptien valant 137,5 m.

Ci-après, 2 extraits de Strabon rappelant les méthodes puniques pour dissuader les navires étrangers de s'aventurer au-delà du détroit de Gibraltar, dans leur chasse gardée économique.

14* Strabon, Livre III. (site Remacle)

(5, 11) « *Dans le principe, les Phéniciens de Gadira [Gadès, l'actuelle Cadix] étaient le seul peuple qui envoyât des vaisseaux trafiquer dans ces îles [les "îles" Cassitérides, zone allant de la Galice à la Cornouailles britannique, golfe de Gascogne *latu senso*, et où se trouvait le très convoité minerai d'étain pour la fabrication du bronze], et ils cachaient soigneusement à tous les autres la route qui y mène. Il arriva même qu'un patron de navire phénicien, qui se voyait suivi par des bâtiments romains, dont les pilotes avaient espéré de pouvoir ainsi connaître la route de ces comptoirs, s'échoua volontairement et par pure jalousie nationale sur un bas-fond, où il savait entraîner les Romains à une perte assurée ; mais ayant réussi, lui, à s'échapper du milieu de ce naufrage général, il fut indemnisé par l'État des marchandises qu'il avait perdues. À force d'essayer, cependant, les Romains finirent par découvrir la route de ces îles. Ce fut Publius Crassus qui y passa le premier, et, comme il reconnut le peu d'épaisseur des filons et le caractère pacifique des habitants, il donna toutes les indications pouvant faciliter la libre pratique de ces parages, plus éloignés de nous pourtant que ne l'est la mer de Bretagne [dans ce cas, il doit s'agir des côtes et îles de Galice, puisque la "mer de Bretagne" désigne les parages du sud de la Grande Bretagne]. »*

15* Strabon, Livre XVII (site Remacle)

(1, 19) « *mais qu'il ne faut pas oublier que les Carthaginois, de leur côté, coulaient à fond impitoyablement tout navire étranger qu'ils rencontraient naviguant dans leurs parages et se dirigeant, soit vers l'île de Sardaigne, soit vers les Colonnes [d'Hercule], et que c'est même là ce qui explique comment la plupart des renseignements sur les contrées occidentales de la terre sont si peu dignes de foi ; »*

16* Strabon, Géographie, Livre III (site Remacle)

Strabon insiste sur le fait que dans les textes de ses contemporains et prédécesseurs, il faut s'attendre à nombre d'imprécisions et d'erreurs ; Grec vivant à l'époque d'Auguste, il en profite pour lancer une pique contre les Romains !

(4, 19) : « *Quand il s'agit de contrées bien connues, de contrées célèbres, on est à même d'apprendre tout ce qui s'y est passé en fait de migrations de peuples, de divisions de territoire, de changements de noms et de circonstances analogues, car il ne manque pas de gens pour vous en informer, parmi les Grecs surtout, qui sont bien les plus communicatifs des hommes. Mais s'agit-il de contrées barbares et lointaines, divisées qui plus est et comme démembrées en beaucoup de petits pays, les documents deviennent rares et peu certains et l'ignorance s'accroît, à proportion que lesdites contrées sont plus distantes de la Grèce. À vrai dire, les historiens latins cherchent à imiter ceux de la Grèce, mais ils n'y réussissent qu'imparfaitement, se contentant de traduire ce qu'ont dit les Grecs, sans montrer par eux-mêmes une bien vive curiosité. Il en résulte que, quand les historiens grecs nous font défaut, les autres ne nous offrent pas grande ressource pour combler la lacune. »*

17* Palaiphatos, Histoires incroyables (Ugo Bratelli, 2002 ; format HTML)

Palaiphatos est un auteur (pseudonyme ?) grec mythographe, probablement de la 2^e moitié du 4^e s. aC, qui a rassemblé en 52 courts textes, des éléments de la mythologie grecque. Dans le chapitre qui suit, l'auteur bouscule un peu la mythologie traditionnelle ; il parle de la Gorgone (un seul personnage, comme chez Homère, au lieu de trois,) liée à la problématique île de Cernée, située au-delà du détroit de Gibraltar, donc devant les côtes atlantiques de l'Afrique.

Quant aux trois filles de Phorcys, ce sont les trois Gorgones traditionnelles avec leurs vrais noms. Mais elles sont confondues ici avec leurs sœurs, les Grées (ou Vieilles), qui n'avaient qu'un seul œil (et qu'une seule dent) à se partager, particularité dont s'était servi Persée pour tuer la Méduse, l'une des 3 Gorgones.

On notera aussi — est-ce vraiment une coïncidence ? — la mention du fleuve "Annon" qu'on a voulu attribuer (J. Carcopino, 1947) à une copie fautive du terme "fleuve" associé au Carthaginois, "Hannon". Mais le débat sur cette thèse est bien trop complexe pour qu'on le résume ici.

(XXXI : Les filles de Phorcys) - « *Phorcys avait trois filles : elles ne possédaient qu'un œil et s'en servaient à tour de rôle. (XXXI, les filles de Phorcys) Celle qui utilisait l'œil le plaçait dans sa tête et ainsi elle pouvait voir. [...]*

Phorcys vivait à Cernée ; les Cernéens sont Éthiopiens de souche et habitent l'île de Cernée, au-delà des Colonnes d'Héraclès. Ils cultivent les terres de Libye, près du fleuve Annon, voisin de Carthage, et ils sont très riches. Ce Phorcys régnait sur les îles au large des Colonnes d'Héraclès (il y en a trois), et fit faire une statue en or d'Athéna, haute de quatre coudées. Les Cernéens appellent Athéna la Gorgone, de même que les Thraces appellent Artémis Bendis, les Crétois Dictynna, les Spartiates Upis. Phorcys mourut avant que la statue ne soit placée dans le sanctuaire ; il laissa trois filles : Sthéno, Euryalé et Méduse. Elles ne voulurent épouser personne. S'étant partagé le patrimoine, chacune gouvernait une île. Pour ce qui concerne la Gorgone, il ne leur parut pas opportun de la consacrer à quelque sanctuaire, ni de se la partager ; chacune, à tour de rôle, la conservait comme un trésor qui lui appartenait. [...] »

BIBLIOGRAPHIE-

- Aly W. (1927) — *Die Entstehung des Westens*, Hermes, LXII, p. 324-328
- Aubet M.A. (1994) — *Tiro y las colonias fenicias de Occidente*. Critica, Barcelona
- Beaujeu J. (2004) — *L'Antiquité*. in : *Les explorateurs. Des Pharaons à Paul-Émile Victor*, (pp.11-119). coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris
- Bellec F. (1992) — *Tentation de la haute mer. Les siècles des découvreurs*. Seghers, Paris
- Blamont J. (1987) — *Le chiffre et le songe, Histoire politique de la découverte* (cf. ch. II *Début de la Navigation atlantique ; § :Ultima Cerné*). Odile Jacob, Sciences, Paris
- Bougainville Mr de (1759) — *Mémoire sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral de Carthage*. Mémoire Acad. Inscriptions & Belles-Lettres, 26, p.10-45
- Carcopino J. (1947) — *Le Maroc antique*. 2^e édition, Paris
- Cary M. et Warmington E. (1932) — *Les explorateurs de l'Antiquité*. (traduction A. & H. Colin Delavaud).Payot, Paris
- Decret F. (1977) — *Carthage ou l'empire de la mer*. Points-Histoire, Seuil, Paris
- Demerliac J.G. et Meirat J. (1983) — *Hannon et l'empire de Carthage*. Les Belles Lettres, Paris
- Desanges J. (1978) — *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.) Rome* : École Française de Rome, 1978. pp. 3-486. (Publications de l'École française de Rome, 38); http://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1978_ths_38_1. Consulter la Partie 1- *Périple libyques* (p.3-173) et tout particulièrement le chapitre VI – *Le Périple d'Hannon* (p.39-85)
- Desanges J. (1984) — *Le sens du terme «corne» dans le vocabulaire géographique des Grecs et des Romains : à propos du «périple d'Hannon»*. Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. Fasc. B, Afrique du Nord, no.20-21, p.29-34
- Desanges J. (2006) — *La toponymie du périple de Hannon dans la Géographie de Ptolémée*. In : *Mélanges Germaine Aujac, PALLAS, 72 : 21-54*
- Euzennat M. (1994) — *Le périple d'Hannon*. Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. 138, no 2 : 559-580 (consultable sur « Persée.fr »)
- Fantar Mh.H. (1997) — *Les Phéniciens en Méditerranée*. Edisud, France
- Faure P (1991) — *La pourpre, une invention égéenne*. Aegeum, 7 : 311-331
- Germain G. (1927) — *Qu'est-ce que le Périple d'Hannon*. Hespéris, XLIV
- Girault F., Bouysse Ph. et Rançon J.Ph. (1998) — *Volcans vus de l'espace. 40 volcans vus par le satellite SPOT*. Éd. Nathan, Paris
- Gonzales Ponce F. J. (2003-2007) — *Xénophon de Lampsaque et le Périple d'Hannon de Heidelberg*. Orbis Terrarum, 9, 95-118
- Gonzales Ponce F. J. (2010) — *Veracidad documental y deuda literaria en el Periplo de Hanon*, 1-8. (en) E. Ferer (ed.), VI Coloquio internacional del Centro de Estudios Fenicios y Punicos : *Los punicos de Iberia* ; Sevilla, p.761-780
- Gran Aymerich J.M.J. (1979) — *Prospections archéologiques au Sahara atlantique (Rio de Oro et Seguiet el Hamra)*. In: *Antiquités africaines*, 13, pp. 7-21
- Gsell S. (1920) — *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, I*. Paris
- Jourdain-Annequin C. (1982) — *Héraklès en Occident. Mythe et histoire*. Dialogues d'histoire ancienne, vol.8, no.1, p. 227-282
- Mauny R.(1970) — *Le Périple d'Hannon, un faux célèbre*. Archéologia, no.37, nov.-déc.1970, p. 76-80
- Martin-Granel N. (2010) — *Singeries au Congo. Monkey business in Congo*. Cahiers d'Études Africaines, no. 198-200, p.1113-1145
- Medeiros F. de (1985) — *L'Occident et l'Afrique (XIII^e - XV^e siècle)*, Éditions Kartala, Paris
- Melliti K. (2016) — *Carthage. Histoire d'une métropole méditerranéenne*. (cf. *Introduction*), Perrin, Paris
- Mollat M. et Desanges J. (1988) — *Les routes millénaires*. Nathan, Paris
- Monod Th. (1979) — *Desanges, Jehan, Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique IV^e siècle avant J.-C. — IV^e siècle après J.-C. (compte rendu)*. Journal des Africanistes, vol.49, p.183-187.
- Moscati S., sous la dir.de (1997) — *Les Phéniciens*. Stock, Paris
- Peyras J. (2014) — *Les Méditerranéens et l'Atlantique dans l'Antiquité : géographies et anthropologie*. Babel, 29, p.13-55
- Picard G. Ch. (1971) — *Le périple d'Hannon n'est pas un faux*. Archéologia, no.40, mai-juin, p.54-59
- Ptolémée C. (1991) — *Geography of Claudius Ptolemy*. Dover Publications, N.Y.
- Quatremère É.-M. (1857) — *Mémoire sur le Périple de Hannon*. In: *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1^{er} année, 1857 : 84-86. (consultable sur « Persée.fr »)
- Ségalas R. (2009-2010) — *Rome et l'Afrique présaharienne : représentations et connaissances*. Master 1 Recherche ; Université de Pau et des Pays de l'Adour, Département d'Histoire, Histoire de l'Art et Archéologie
- Sénac R. (1966) — *Le périple du Carthaginois Hannon*. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité, n°25, décembre 1966. pp. 510-538, (diffusé par le site "Persée")
- Solino (2001) — *Coleccion de Hechos Memorables o El Erudito*. Editorial Gredos, Madrid (introduccion, traduccion y notas de Francisco J. Fernandez Nieto)

- Wikimazigh (<http://www.wikimazigh.com/wiki/Encyclopedie-Amazighe/Encyclo-/>) — *Localisation spatiale des lieux de cultes antiques au Maroc*

Sites web :

- les citations de l'Antiquité gréco-latine proviennent majoritairement du très précieux site "Philippe Remacle" (remacle.org), sauf indication contraire.

- *Le périple de Hannon*, par © Abifares, <http://www.pheniciens.com/chapitres/presentation.php?lang=f>

- *Le périple de Hannon (vers – 460)*, par Michel Rivière. © in : *Grands marins du monde*

- *Hannon (navigateur)*. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Hannon_\(navigateur\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Hannon_(navigateur))

- *Le périple de Hannon. Relation de Hannon ; amiral carthaginois sur les pays libyens situés au-delà des colonnes d'Hercule*. Imago Mundi, encyclopédie gratuite en ligne : <http://www.cosmovisions.com/PeripleHannon>

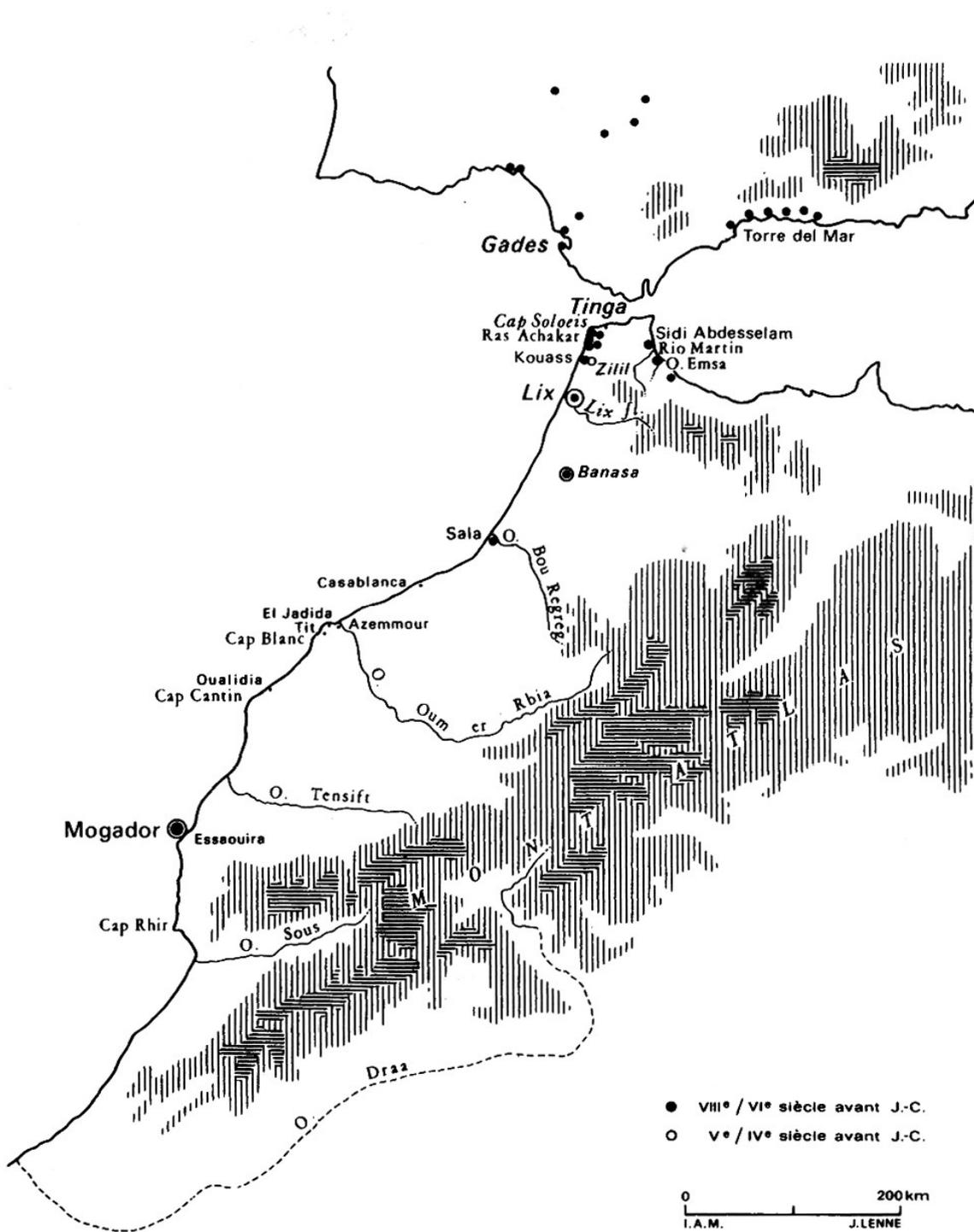


Fig. 1 - Influences phéniciennes et puniques au Maroc (d'après M. Euzennat, 1994, fig. 3). L'île de Cerné se trouve à l'emplacement de Mogador. On notera les positions de Gades (Cadix) et de Lix (Lixus) supposées être les premières implantations phéniciennes (vers 1000 aC ?) au-delà des Colonnes d'Héraklès/Hercule, l'actuel détroit de Gibraltar.

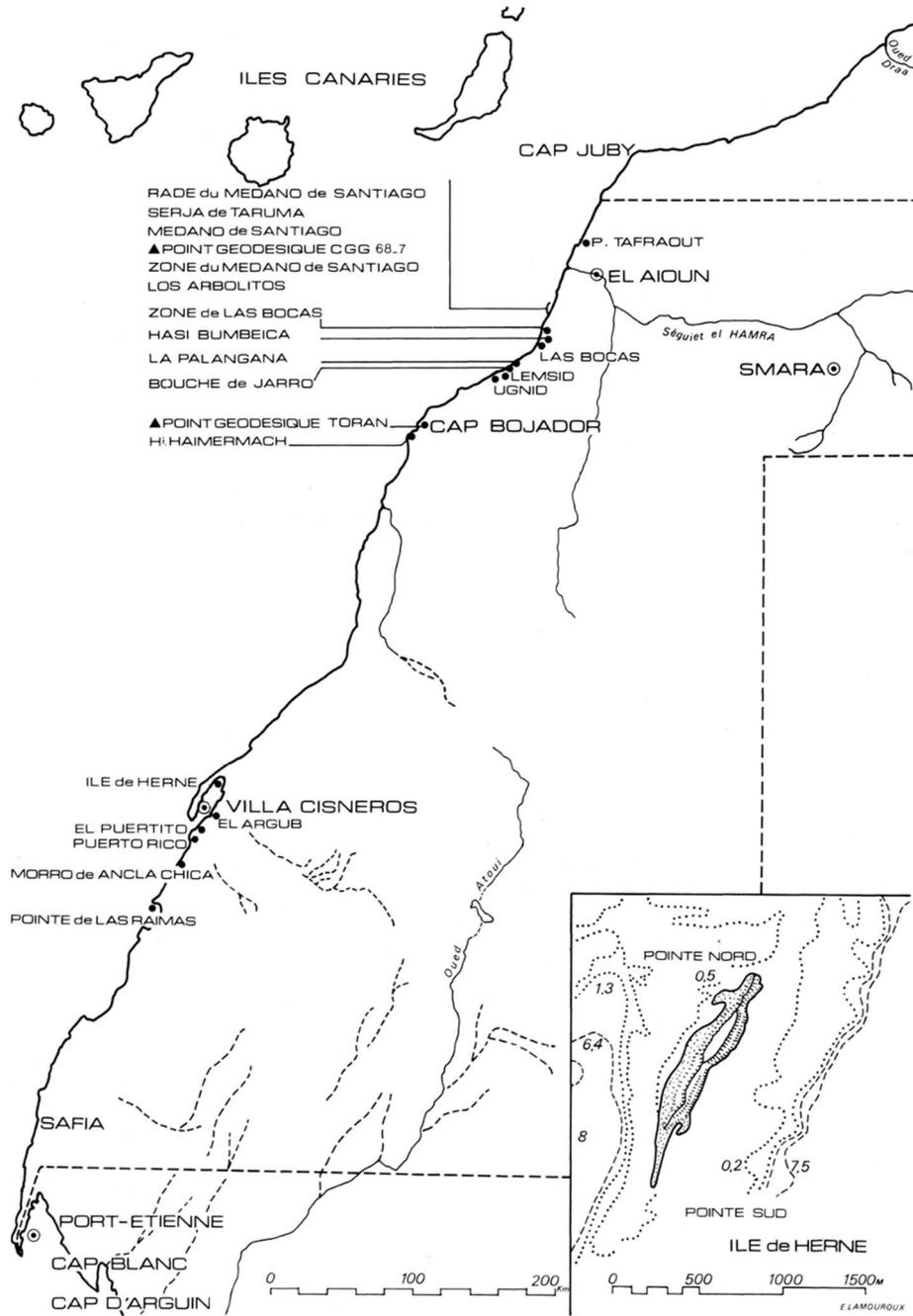
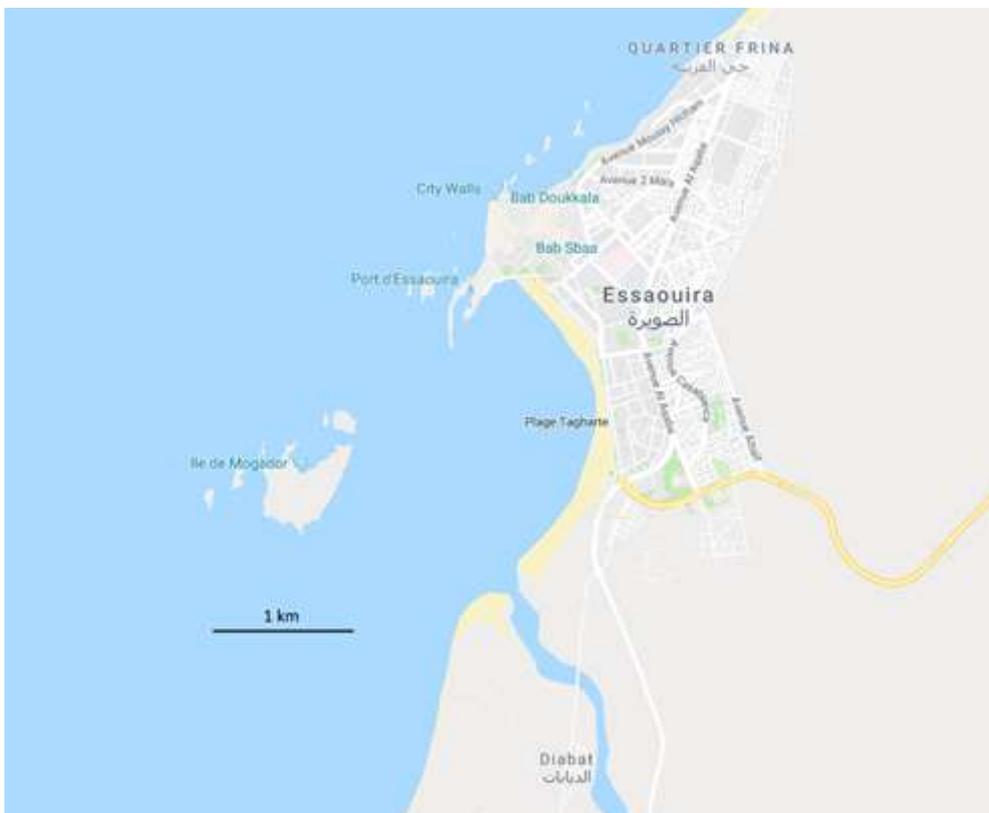


Fig.2 – Localisation de l'île d'Herné dans le Rio de Oro (in Gran Aymerich, 1979)



Fig 3 – Essaouira et les “îles Purpuraires“, la plus grande étant la petite île de Mogador, l’ancienne Cerné, dernier comptoir carthaginois, le plus avancé vers le sud du littoral du NW de l’Afrique. (Extrait de Google Earth)



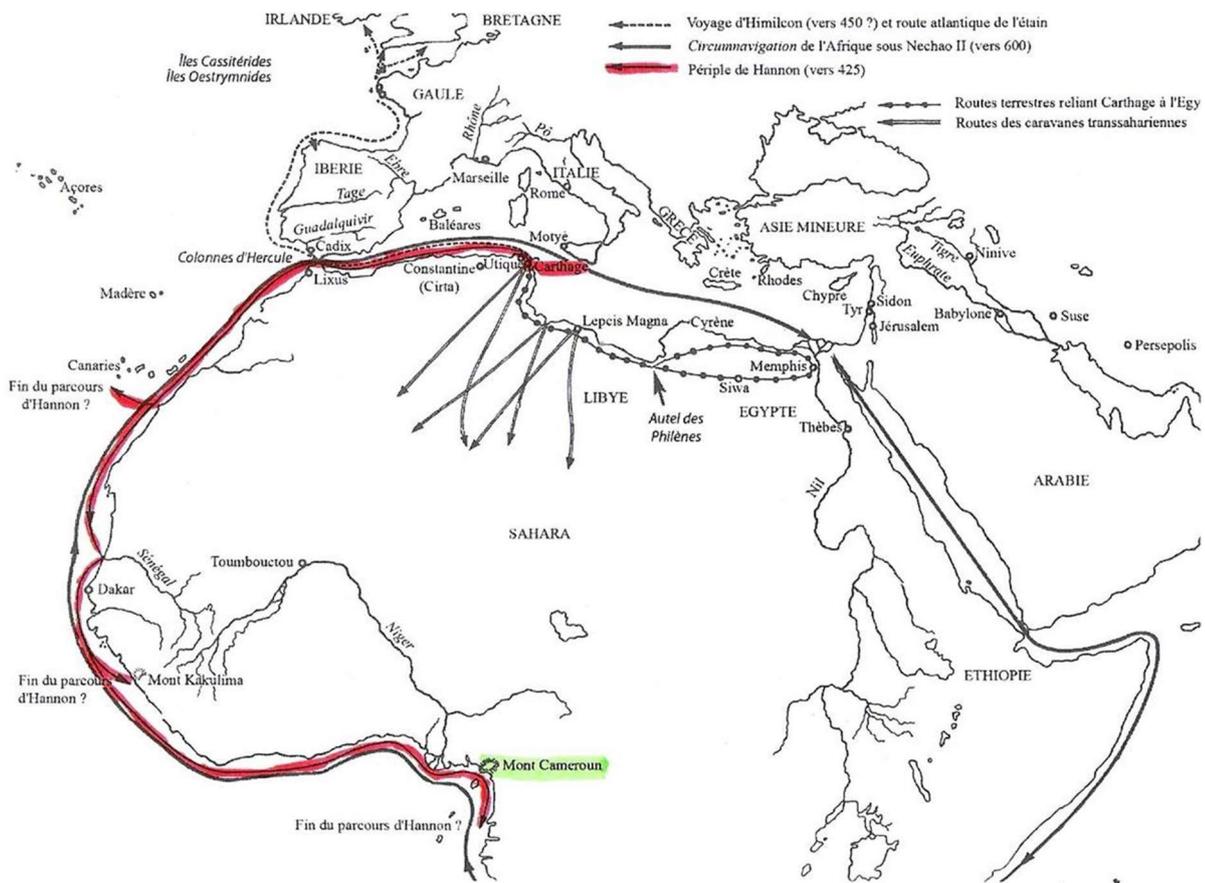


Fig. 4- Reconstitution du périple d'Hannon, qui montre son extension jusqu'au fond du golfe de Guinée, jusque devant le mont Cameroun. La mention "*Fin de parcours d'Hannon?*" correspond à une des versions courtes du voyage et qui considère que l'éruption volcanique est celle d'un volcan des Canaries. Le mont Kakoulima, en Guinée, a été aussi l'une des localisations, totalement erronée, du Théon Ochéma. (Document 67344_fr_carte 2 par D. Furtif, du 12.01.13)

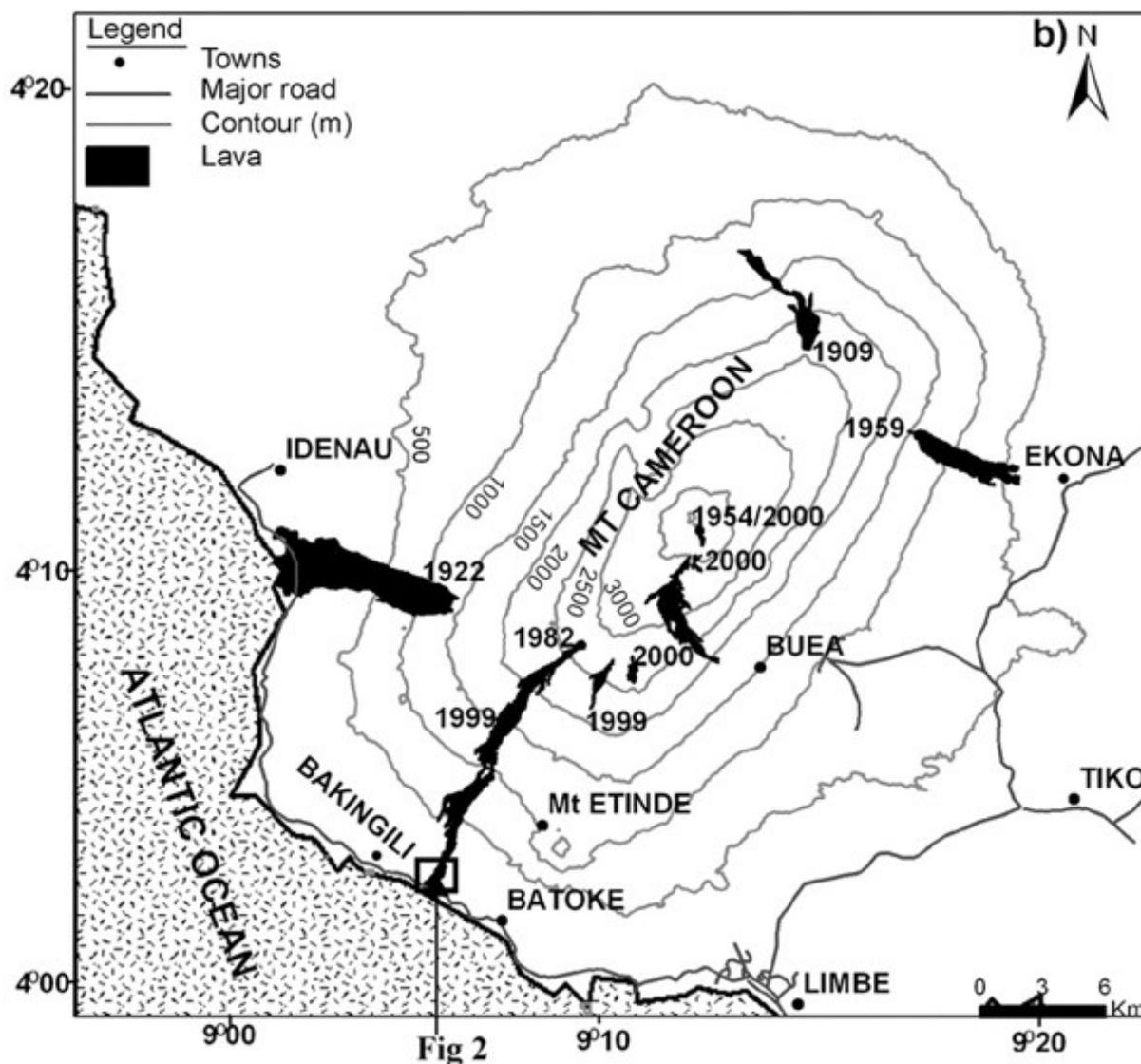


Fig. 5 - Le mont Cameroun. On distingue les 2 coulées qui ont atteint la mer (ou presque) en 1922 et 1999.

Figure extraite de

Article Jan 2013, *International Journal of Geosciences*, Mabel Nechia Wantim, Matthieu Kervyn G. G. J. Ernst[...], Patric Jacobs

Morpho-Structure of the 1982 Lava Flow Field at Mount Cameroon Volcano, West-Central Africa

(site : https://www.researchgate.net/figure/258790369_fig1_Figure-1-Sketch-map-of-Cameroon-showing-Mount-Cameroon-and-other-volcanoes-both-oceanic)